



**HAL**  
open science

# Gregorio López Madera, personnage clef de l'idéologie linguistique castillane à l'aube du XVIIe siècle

Marie-Églantine Lescasse

► **To cite this version:**

Marie-Églantine Lescasse. Gregorio López Madera, personnage clef de l'idéologie linguistique castillane à l'aube du XVIIe siècle. *e-Spania - Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 2021, 40, 10.4000/e-spania.41155 . hal-03910745

**HAL Id: hal-03910745**

**<https://hal.science/hal-03910745>**

Submitted on 22 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## e-Spania

Revue interdisciplinaire d'études hispaniques  
médiévales et modernes

40 | octobre 2021

Langue, savoir et pouvoir dans l'Espagne classique / El  
Greco / María de Zayas

---

# Gregorio López Madera, personnage clef de l'idéologie linguistique castillane à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle

Marie-Églantine Lescasse

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-spania/41155>

ISSN : 1951-6169

### Éditeur

Civilisations et Littératures d'Espagne et d'Amérique du Moyen Âge aux Lumières (CLEA) - Paris  
Sorbonne

### Référence électronique

Marie-Églantine Lescasse, « Gregorio López Madera, personnage clef de l'idéologie linguistique  
castillane à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle », *e-Spania* [En ligne], 40 | octobre 2021, mis en ligne le 07 octobre  
2021, consulté le 28 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-spania/41155>

---

Ce document a été généré automatiquement le 28 octobre 2021.



Les contenus de la revue *e-Spania* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative  
Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Gregorio López Madera, personnage clef de l'idéologie linguistique castillane à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle

Marie-Églantine Lescasse

---

- 1 Dans cet article, nous nous proposons de dresser un portrait de l'écrivain et juriste madrilène Gregorio López Madera (1562-1649), en sa qualité d'inventeur d'une théorie linguistique singulière, qui malgré son caractère sophistiqué et paradoxal, a eu d'importants soutiens, explicables par les motifs idéologiques et politiques qui la sous-tendent<sup>1</sup>. Après avoir rappelé brièvement le contexte dans lequel il écrivit son œuvre, celui de la polémique des années 1590 à 1630 sur les découvertes du Sacromonte, nous étudierons dans un premier temps le rôle de magistrat répressif joué par López Madera auprès de la communauté morisque d'Hornachos et son lien avec l'idéologie linguistique de l'auteur. Nous nous intéresserons ensuite au passage qui s'opère entre des recherches archéologiques qui eurent lieu au XVI<sup>e</sup> siècle des vestiges des langues pré-romaines de la péninsule ibérique, à l'affirmation de la conservation d'un castillan primitif qui serait demeuré inchangé au fil des siècles, en décryptant l'argumentation proposée par López Madera dans ses *Discursos de la certidumbre de las reliquias*. Enfin, nous étudierons la réception des idées de notre auteur chez deux autres représentants majeurs de la pensée linguistique du début du XVII<sup>e</sup>, convaincus, pour des raisons idéologiques, du bien-fondé de son argumentation (le rhéteur Bartolomé Jiménez Patón et l'helléniste Gonzalo Correas), mais également une autre réception, plus opportuniste, et centrée sur la louange au puissant magistrat, chez des auteurs qui par le passé avaient ouvertement attaqué ses idées et qui souhaitent, par l'éloge et l'atténuation de la critique, obtenir d'éventuels bénéfices en se conciliant les faveurs d'un fonctionnaire influent (Francisco de Quevedo et l'auteur sévillan Juan de Robles).

\*\*\*

- 2 Gregorio López Madera naquit en 1562 d'un père médecin de chambre de Charles Quint, puis de Philippe II et de Jean d'Autriche. Il fit des études de droit à Salamanque et à

Alcalá de Henares avant de devenir *oídor* (juge) de la *Casa de Contratación* (chambre chargée du commerce avec les Indes espagnoles) de Séville, *fiscal* (procureur) de l'*Audiencia y chancillería* (Cour de justice) de Grenade puis du *Consejo de Hacienda* (institution chargée des dépenses publiques) à Madrid, *alcalde de Casa y Corte* (grand prévôt de la Cour), avant d'intégrer finalement le *Consejo de Castilla*<sup>2</sup> (Conseil royal), ce qui fait de lui un personnage à l'ascension fulgurante et politiquement très influent.

- 3 Avant de retracer l'argumentation de López Madera en faveur du castillan primitif, il convient de rappeler dans quelles circonstances il composa son œuvre. Ses *Discursos de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada* furent rédigés en 1595, puis en 1601 pour la seconde mouture, dans le but de défendre l'authenticité de reliques et de parchemins découverts sous la Torre Turpiana, l'ancien minaret de la mosquée de Grenade, en 1588, et de tablettes de plomb retrouvées entre 1595 et 1599 sous les collines de l'Est de Grenade, rebaptisées à l'occasion « *Sacromonte* »<sup>3</sup>. En mars 1588, lors de la construction de la nouvelle cathédrale de Grenade et de la démolition du minaret de l'ancienne mosquée, la Torre Vieja ou Turpiana, un paysan trouva une boîte métallique renfermant une prophétie de Saint Jean écrite en hébreu, des ossements ayant supposément appartenu à Saint Stéphane, et un morceau du mouchoir de la Vierge. Les reliques et la prophétie auraient été remises par Denis l'Aréopagite à Saint Cécile, compagnon arabe et chrétien de Saint Jacques, et faisant donc partie des premiers évangélistes de la péninsule, qui l'aurait traduite lui-même en castillan, et en aurait rédigé un commentaire en arabe. Quelques années plus tard, en février 1595, des chasseurs de trésor creusant dans la région des collines de Grenade, découvrirent des grottes souterraines, contenant des plaques de plomb avec des inscriptions latines situant à cet endroit le martyr de nombreux Chrétiens, dont Cécile lui-même ; ainsi d'ailleurs que de nombreux livres (écrits sur de fines plaques de plomb de forme ronde, reliées entre elles) contenant de prétendus propos de la Vierge, de saint Pierre et de saint Jacques transcrits par les saints évangélistes de l'Espagne, dont plusieurs arabes. De nombreuses fêtes et processions suivirent dans toute la ville, « réinventée » comme Chrétienne depuis son origine, tandis que commençait l'une des plus importantes polémiques historiques que l'Espagne connut jamais, entre partisans de l'authenticité des reliques, comme l'archevêque de Grenade Pedro Vaca de Castro, et, plus tard et dans une moindre mesure, Adán Centurión, marquis d'Estepa, et détracteurs, comme les humanistes Pedro de Valencia et Luis Tribaldos de Toledo, l'hébraïste Benito Arias Montano, et le Jésuite Ignacio de las Casas. Il s'agissait pour les défenseurs des reliques d'« inventer » un passé et une identité chrétienne à Grenade<sup>4</sup>, la dernière ville reconquise par les Rois Catholiques en 1492 et donc très récemment convertie au catholicisme, et ainsi de parachever la *Reconquista* en refermant la parenthèse musulmane en Espagne. La polémique se prolongea sous des formes moins vives jusqu'à la condamnation par l'Église des parchemins et des plombs, qui eut lieu à Rome sous le pontificat d'Innocent XI en 1682. Il est surprenant qu'il ait fallu un siècle pour parvenir à écarter une falsification aussi grossière.

- 4 Mais ce que l'on appelait désormais *libros plúmbeos* ou *plomos* étaient en réalité des faux créés par des Morisques éclairés afin d'adoucir les persécutions dont faisait l'objet leur communauté depuis la révolte des Alpujarras (1568-1571). Miguel de Luna, médecin et interprète de l'arabe pour Philippe II, et son ami Alonso del Castillo, souhaitaient ainsi démontrer le caractère syncrétique et ouvert du christianisme originel<sup>5</sup>, incarné par des personnalités d'origine et de langue arabe, comme Cécile. Ironie de l'histoire, ces

textes et reliques eurent l'effet exactement inverse sur les autorités chrétiennes de la ville, qui virent, notamment dans les tablettes de plomb identifiant des martyrs chrétiens de Grenade, la preuve d'une ville très tôt sanctifiée et anoblie par la présence de persécutions sanglantes contre les fidèles. Focalisés sur l'antiquité de la religion chrétienne dans la ville, et sur le parallèle entre la répression de ce christianisme primitif par les Romains qui firent subir le martyre à Cécile et à ses compagnons avec l'oppression des Chrétiens hispano-wisigoths du VIII<sup>e</sup> siècle par les conquérants Arabes, les autorités catholiques ne firent que durcir leur position vis-à-vis des Morisques. C'est ainsi que Manuel Barrios Aguilera parle du « *programa recristianizador* » de Pedro Vaca de Castro, et de son instrumentalisation des martyres des Alpujarras, l'assassinat d'une centaine de chrétiens en 1568, comme répétition des martyres chrétiens de l'Antiquité : il s'agissait, à travers le financement d'Histoires ecclésiastiques (Justino Antolínez de Brugos, Francisco Bermúdez de Pedraza), superbement illustrées par des gravures glorificatrices des anciens martyrs (par Frans Heylan) et de cartes faisant de Grenade une nouvelle Jérusalem (la *Plataforma* d'Ambrosio de Vico)<sup>6</sup>, de révéler la « Couronne martyriale » de la ville, autrement dit sa primauté en tant que ville chrétienne, face aux concurrentes (Séville, Almería, Cadix, Málaga, Vélez Malaga, Loja) qui toutes reçurent également des Histoires ecclésiastiques apologétiques les destinant à remporter la palme de l'Antiquité et de la préséance en matière de christianisme<sup>7</sup>. Le débat sur l'antiquité de la langue castillane s'insérait donc dans une entreprise plus vaste de rechristianisation de la ville de Grenade, où l'histoire ecclésiastique mêlait mythologie historique (à travers les récits de fondation « tubalistes »), fausses chroniques chrétiennes, martyrologie et *laudes urbis*<sup>8</sup>.

- 5 Quoi qu'il en soit, pour prouver l'authenticité de ces nouvelles reliques chrétiennes dont s'enorgueillissait tant la ville, il fallait prouver aussi l'authenticité du parchemin trouvé à leur côté en 1588, et rédigé en arabe, en castillan et en latin à l'époque de Néron ; autrement dit, il fallait prouver que le castillan avait au moins coexisté avec le latin et était parlé au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ. De cette circonstance historique très particulière, mais aussi de l'influence d'écrits semblables qui avaient fleuri dans les pays du Nord de l'Europe à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, naquit la théorie du castillan originel, défendue par López Madera dans ses *Discursos*, et décrite par Lucia Binotti dans *La teoría del « castellano primitivo »* (1995)<sup>9</sup>.
- 6 Selon cette théorie, le castillan, une des soixante-douze langues post-babéliennes, aurait été amené en Espagne par Túbal petit-fils de Noé et premier habitant de la péninsule ibérique. López Madera adaptait en fait différentes sources étrangères (l'érudit français Gilbert Génébrard, le suisse Angelo Rocha, l'autrichien Wolfgang Lazius, qu'il cite, mais également sans doute le hollandais Goropius Becanus et l'historien suisse Aegidius Tschudi, qu'il passe sous silence), dans un triple but : défaire la théorie du basque originel, soutenue par de nombreux savants au XVI<sup>e</sup> siècle, et selon laquelle le basque était la langue primitive de l'Espagne<sup>10</sup> ; fournir des arguments contre les Morisques, car il montrait que ce castillan originel était également la langue des Wisigoths *chrétiens*, opprimés selon lui par les envahisseurs musulmans ; enfin, rehausser le castillan vis-à-vis du latin et lui faire perdre son statut de langue seconde et corrompue. Nous ne nous attarderons pas ici sur ce triple objectif, mais nous étudierons comment López Madera constitua un élément charnière entre les recherches antiquaires sur l'étymologie et le vocabulaire préromain au XVI<sup>e</sup> siècle et

l'acceptation assez répandue au début du XVII<sup>e</sup> du caractère originel du castillan en péninsule Ibérique<sup>11</sup>.

- 7 Notre portrait de López Madera commence par un événement situé neuf ans plus tard, alors qu'il officiait désormais comme *Alcalde de Casa y Corte* : dans les lignes qui suivent, nous nous emploierons à détailler l'implication de notre auteur dans l'expulsion et les exécutions des Morisques d'Hornachos. Si nous nous proposons de nous intéresser dans un premier lieu aux agissements de López Madera à l'encontre des Nouveaux Chrétiens, c'est qu'il existe un lien entre sa position sur le castillan originel et sur la question morisque. Kathryn Woolard remarquait ainsi que l'idée de López Madera d'une différence irréductible entre les langues<sup>12</sup> avait son corollaire dans un « essentialisme » culturel, qui allait de pair avec sa position anti-assimilationniste (on vérifie que les positions contraires, sur les deux sujets en apparence fort différents, coïncident aussi chez Pedro de Valencia<sup>13</sup> et Bernardo de Aldrete<sup>14</sup>):

*There is a striking consistency between the contrasting logics of linguistic difference that were developed within the linguistic debate on the one hand and the images of human difference that entered into the Morisco debate on the other. Madera's claims about the essential and ineradicable nature of linguistic difference fit well with the pessimism about cultural difference and the emerging racial conception seen in the limpieza policies and in the advocacy for expulsion<sup>15</sup>.*

- 8 Si l'Autre<sup>16</sup> était intrinsèquement et essentiellement différent, la substance étant pour López Madera ce qui se conserve intact au fil des siècles, alors les Morisques n'avaient pas leur place dans une Espagne que les idéologues du castillan primitif et de la pureté de sang considéraient comme essentiellement catholique<sup>17</sup>. Dans un autre article, Kathryn Woolard définit plus précisément ce qu'elle entend par « politique de racialisation » (« *institutional policy of racialization* »), qu'elle identifie aux statuts de pureté de sang (*limpieza de sangre*), apparus à Tolède au milieu du XV<sup>e</sup> siècle:

*By racialization, I mean very specifically the growth of an explicit ideology that locates significant social difference in characteristics viewed as natural, essential and ineradicable because biologically given. These characteristics were biologized in the Spanish case as based in "blood" (sangre), and became the basis for exclusion from positions of social honor and power<sup>18</sup>.*

- 9 Étudier l'épisode de Hornachos et la forte implication de López Madera dans le processus d'expulsion des Morisques (1609-1614) devrait ainsi permettre de mieux comprendre ses positions linguistiques sur la permanence du castillan « primitif » dans la péninsule, car elle constituait une mise en pratique de sa vision d'une Espagne dont l'essence inaliénable se situait à la fois dans une Chrétienté très ancienne et dans une langue pure de tout élément exogène.

## Gregorio López Madera à Hornachos

- 10 Ville d'à peu près 4500 habitants au XVI<sup>e</sup> siècle, Hornachos, située sur le versant Sud de la Sierra éponyme en Extrémadure, alors rattachée à la Castille, avait la réputation sulfureuse d'être le centre de la résistance musulmane en Espagne, et habitée d'assassins hostiles aux Chrétiens<sup>19</sup>. Elle l'avait acquise dès le XVI<sup>e</sup> siècle, depuis les conséquences tragiques des décrets d'expulsion des musulmans des royaumes de Castille et d'Andalousie en 1502, puis du royaume d'Aragon en 1526, qui avaient provoqué à Hornachos des émeutes extrêmement violentes.

- 11 La ville faisait à la fois l'objet de jalousies économiques, avec une population enrichie par le commerce et à cause des nombreuses franchises royales dont elle jouissait, et de suspicions politiques, puisqu'elle constituait une véritable petit « république indépendante », qui battait monnaie, possédait son propre Conseil et réglait la justice elle-même, en ayant fortement recours, selon les sources des années 1610, à des mercenaires urbains, chargés d'exécuter les basses besognes des notables morisques de la ville<sup>20</sup>. Elle faisait aussi l'objet de suspicions religieuses puisque les habitants ne cachaient en rien leur observation de la religion musulmane<sup>21</sup>. Considérés comme très influents, ils étaient accusés de soudoyer fréquemment la justice, ce qui aurait valu la torture à Alonso de Contreras, célèbre capitaine et auteur de l'autobiographie *Discurso de mi vida*, sur ordre de López Madera. C'est donc sur une réputation terrifiante d'assassinats et de meurtres atroces commis envers des Chrétiens, que se fondait leur impunité<sup>22</sup>. Ces crimes dont furent accusés les Morisques d'Hornachos et l'enquête menée par López Madera, qui s'acheva sur des condamnations à des peines très lourdes, contribuèrent à justifier l'expulsion et donnèrent matière à une *comedia* d'auteur inconnu, mal attribuée au chanoine Tárrega, médiocrement écrite mais bien construite, d'après une étude que lui consacra Jean-Marc Pelorson, et surtout appuyée sur une documentation de première main et née dans l'entourage de López Madera et à dessein de le glorifier.
- 12 Les mêmes éléments sont présents dans le passionnant récit de la rébellion et du châtement des Morisques d'Hornachos que fait le chroniqueur carmélite Marcos de Guadalajara y Javier dans sa *Memorable expulsión y justísimo destierro de los moriscos de España* (1613). L'auteur y décrit, brièvement mais dans une écriture dense, le mode de vie des habitants de la ville et les accusations qui pesaient sur eux, avant d'y évoquer l'action judiciaire de Gregorio López Madera à leur rencontre :

*Hechas y sustanciadas por Madera las dichas causas, hizo ahorcar ocho de los ricos, cabezas y matadores de esta república, los galeotes y azotados fueron muchos, sin los desterrados de ella y del reino. Quitóles las armas que les halló, el privilegio de ellas, los oficios de alcaldes, escribanos, regidores, y otros que tenían, así mismo ser mercaderes, tratantes, arrieros, médicos, barberos, cirujanos, los trajes de moros que traían, y lengua arábica que hablaban. Teniendo orden dicho alcalde para repartirlos a todos, y poblar el lugar de cristianos viejos, y habiéndolo comenzado a poner en ejecución a instancia del consejo de Estado, y a título de que no se podía despoblar sin la suya, fuele necesario volver a la Corte. Al cabo de seis meses, duró otros tantos al resolver su majestad y los dos consejos el volver a la villa, así para castigar los nuevos delitos, como para su expulsión. Con nuevas averiguaciones, y de las armas, y municiones que habían encubierto, y tenían escondidas, y de otras muertes, que de nuevo se les averiguó, se ahorcaron dos, que por todos fueron diez, y más de ciento los galeotes. Estas son las hazañas de los moriscos de Hornachos, a quien quieren excusar piadosos corazones. (fol. 123v°-124r°)*

- 13 La gravité des délits commis (« *gravísimos delitos de muertes, asesinos, robos y salteamientos* ») justifie l'intervention de la justice hispanique, dans ce qui constitue déjà en fait depuis 1603 – date des premières missions royales d'enquête sur la ville – une véritable « persécution judiciaire »<sup>23</sup>. López Madera y apparaît non seulement comme le fidèle exécutant de cette persécution en distribuant les châtements (pendaisons, fouet, galères et expulsion), mais également comme celui qui la conçoit et s'en donne les moyens par tout un arsenal de lois et de mesures de police : interdiction aux Morisques de porter les armes, d'exercer certains métiers, de porter des vêtements arabes et de parler leur langue, dispersion des habitants et repeuplement par des Chrétiens. Marcos de Guadalajara y Javier laisse clairement entendre la responsabilité personnelle de

López Madera dans cet acharnement répressif, à travers son action de persuasion auprès du Roi et du Conseil (« *resolver su majestad y los dos consejos el volver a la villa* »). Cette promptitude à faire appliquer la loi, ainsi que le zèle et la sévérité dont fit preuve López Madera sont bien connues et lui valurent les félicitations de Philippe III<sup>24</sup>. Cependant tout le monde n'était pas prêt à admirer le zèle du juge, que certains accusèrent de s'être rendu coupable de concussion au cours de cette affaire, en s'appropriant les terres des Morisques expulsés. L'enquête dont il fit l'objet à partir de 1610, conduisit à une condamnation en 1614 ; il dut s'acquitter d'une grosse amende et fut relevé de ses fonctions d'*Alcalde de Casa y Corte*<sup>25</sup>. Son fils, allé plaider la cause de son père auprès du Roi, fit une attaque juste après son audience et en mourut, selon le récit pittoresque qu'en fit Luis Cabrera de Córdoba dans ses *Relación de cosas sucedidas en la Corte* (écrites de 1599 à 1614), ce qui aurait fait grand scandale à la Cour<sup>26</sup>.

- 14 Ayant ainsi indiqué les circonstances du développement de la théorie de López Madera, et ses agissements personnels contre les Morisques, nous nous proposons à présent de situer le personnage au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, comme figure clef de l'idéologie linguistique castillane, en étudiant ses arguments sur la permanence du castillan primitif au fil des siècles.

## De la recherche des vestiges des langues pré-romaines à l'affirmation de la permanence de castillan primitif au fil des siècles : le triple saut périlleux de López Madera

- 15 Depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Espagnols passionnés des Antiquités de leur patrie se plaisaient à chercher les vestiges des anciennes langues de la péninsule ibérique, antérieures à la colonisation romaine, dans des inscriptions, médaillons, monnaies, et documents historiques<sup>27</sup>. Les nombreuses références à l'« antique langue espagnole » chez les humanistes de cette période témoignent de leur fascination pour ces langues perdues et pour leurs traces. Ambrosio de Morales, poursuiveur officiel de la chronique d'Ocampo, et que Philippe II avait envoyé en 1572 en « voyage archéologique » à travers le León, la Galice, et les Asturies<sup>28</sup>, mentionnait la « *prisca Hispanorum lingua* » dans les Scholies de son édition du *Memorial de los santos* de Saint Euloge<sup>29</sup>, et s'intéressait aux traces des langues préromaines dans la toponymie dans l'appendice *De Cordubae urbis origine situ et antiquitate* (1574)<sup>30</sup>, ce à quoi s'employa également Andrés de Poza au sujet du basque dans *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas* (1587). La même année, l'érudit Antonio Agustín, ami des célèbres antiquaires Fulvio Orsini et Onofrio Panvinio qu'il rencontra à Rome dans le cercle du cardinal Farnèse, publiait son *Diálogo de medallas* (1587), où il évoquait la « *lengua antigua española* » après avoir mentionné les anciennes langues italiennes que sont l'osque et l'étrusque<sup>31</sup>.
- 16 À l'arrière-plan des recherches historiques sur les langues anciennes de la péninsule, le débat idéologique sur la langue *primitive* de l'Espagne agitait déjà les cercles érudits du XVI<sup>e</sup> siècle, où s'opposaient les partisans du basque comme langue première de l'Espagne (Lucio Marineo Sículo, Antoni Beuter, Juan Martínez de Zaldibia, Esteban de Garibay, et Andrés de Poza), aux détracteurs de cette thèse (Ambrosio de Morales, Juan de Mariana, Jerónimo Zurita, Lorenzo de Padilla)<sup>32</sup>, tandis que d'autres auteurs identifiaient cette langue primitive au phénicien (Lorenzo de Padilla), au chaldéen



(Florián de Ocampo), ou encore au grec (Juan de la Puente). On peut donc distinguer deux types de fascination pour l'ancienneté de la langue à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle: celle des antiquaires d'une part, qui cherchent dans les inscriptions, les témoignages de Historiens anciens, les noms propres de personnes et de lieux, les vestiges des langues hispaniques pré-romaines, et celle des chroniqueurs d'autre part, qui, passant de l'antiquité à la *genèse*, sautèrent le pas et recherchèrent non plus les vestiges des anciennes langues de la Péninsule, mais la langue originelle. Ce passionnant chapitre de l'idéologie linguistique espagnole mériterait une étude en profondeur qui n'existe pas véritablement, et que nous n'entreprendrons pas ici.

- 17 Nous nous proposons plus modestement d'expliquer le saut qu'effectue López Madera entre l'identification de vestiges de langues pré-romaines en péninsule ibérique par des auteurs comme Morales, Agustín et Poza, et celle de la permanence du castillan à travers les siècles, les moyens qu'il se donna dans ce but et les objectifs poursuivis.
- 18 López Madera développe son argumentation sur la perpétuité du castillan au cours du temps, et son identité avec la langue parlée « il y a 1500 ans » (*mil y mil y quinientos años atrás*), au moment de l'écriture de la prophétie, au chapitre XIX des *Discursos*, intitulé « *De la diferencia de los idiomas y lenguajes, y en qué consiste el dialecto de cada nación, donde se muestra cómo se hablaba en España siempre la lengua que ahora se llama castellana* », et structure clairement son discours en numérotant ses six arguments principaux. Nous proposons à présent un parcours à travers ces arguments et une réflexion quant à leurs présupposés.
- 19 Le premier argument est d'ordre général, puisqu'il s'agit de celui de la tendance de toute chose à la conservation : toutes choses tendent à se conserver, alors, a fortiori, la langue, objet d'attachement identitaire, comme on l'a vu lors de la révolte des Alpujarras, se conserve toujours :

*Todo este rodeo ha sido menester para dar en una cosa tan distante de nuestros tiempos, y de ello resultará por muchos argumentos ser nuestra lengua de ahora la misma de mil y mil y quinientos años atrás, sin que así se afirmara en el pergamino. Lo primero, porque tenemos por ella la presunción natural [o sea, basada en la filosofía natural, probablemente en Aristóteles] de que cada cosa procura conservar las propiedades de su especie. Y la civil[la presunción basada en un principio de derecho, o de filosofía política] de que lo que evidentemente no se muestra estar mudado se entiende estar como en sus principios, y que las cualidades que tiene tenía, tanto más en cosa que procuran todas las gentes conservar con tales veras que antes perderán la vida que mudar la lengua, como se vio en la rebelión de este reino de Granada, que con ser ya españoles tan antiguos sus moradores tuvieron por tan recia cosa mandarles tomar la lengua general, que es la castellana, con que tenían más común y fácil el comercio, como lo mostraron en la terrible deliberación que tomaron<sup>33</sup> (fol. 68v°).*

- 20 L'idée de conservation est rendue dans le polyptote *tiene / tenía*, juxtaposant un passé et un présent de la langue identiques, tandis que l'argument a fortiori est introduit par le superlatif « *tanto más* » ; l'attachement à la langue comme ce qui conditionne son maintien intact est exprimé à travers la structure intensive « *con tales veras que* » et l'idée du choix hyperbolique de la mort plutôt que la perte de la langue, illustrée par l'exemple de la rébellion des Alpujarras (1569), où se pose de nouveau la question de l'interdiction de l'usage de la langue arabe et de l'attachement des Morisques à leur idiome<sup>34</sup>. On trouve ainsi dans plusieurs textes contemporains ou juste postérieurs au mouvement de rébellion (chez Diego Hurtado de Mendoza, Martín de Viciana, Luis de Mármol Carvajal et bien sûr dans le Mémorial de Francisco Núñez Muley), qui servent

des propos différents, l'interrogation sur le bien-fondé de l'interdiction et le sentiment d'injustice ressenti par les Morisques<sup>35</sup>.

- 21 Le second argument de López Madera porte sur la conservation du *dialecto* et de la *frasis* du castillan intacts au cours du temps, car la *propiedad* ou substance d'une langue ne saurait se modifier :

*El segundo argumento muy importante con que se prueba no haberse mudado nuestra lengua, es haber conservado su dialecto, frasis y figuras que es imposible decir que procedió de la latina o de otra alguna, sino digan ¿de dónde tomamos la gramática de nuestra lengua, tan artificiosa y concertada? ¿Quién nos enseñó esta uniformidad de artículos para todos los nombres divididos en solo masculinos y femeninos? ¿Estas terminaciones tan correspondientes, y otras cosas tales?*<sup>36</sup> (fol. 69r°)

- 22 Si le castillan descendait vraiment du latin, d'où tirerait-il sa grammaire, si particulière, son régime d'articles, ses terminaisons, toutes choses qui le distinguent fortement du latin ? Cela reviendrait à ce qu'une nouvelle langue ait été créée après la confusion de Babel, qui fixa une fois pour toutes soixante-douze substances de langue immuables<sup>37</sup>. Nous reviendrons sur cet argument, ici resté implicite, un peu plus bas.

- 23 Le troisième argument est celui de la quantité de mots espagnols qui ne sont ni d'origine grecque, ni latine, ni maure, ni wisigothe :

*El tercer argumento no menos concluyente de lo que pretendemos probar es que si se quiere advertir a nuestro vulgar se hallarán en él infinidad de vocablos que ni son griegos, latinos, góticos, ni arábigos, los cuales no se pueden atribuir sino a la propiedad de nuestra lengua, confesando que son nervios de ella, que han quedado de la antigua*<sup>38</sup> (fol. 70r°).

- 24 Ils seraient donc espagnols car il est impossible qu'une langue, ni des mots d'une langue, soient dépourvus d'origine : l'auteur réalise ici un raccourci intéressé selon lequel cette origine serait nécessairement castillane. Ces mots sans étymologie déterminée seraient de substance espagnole, sinon, cela reviendrait à ce qu'une soixante-treizième langue eût été inventée après l'épisode de la séparation en langues :

*[...] porque sería gran absurdo que diésemos lenguaje sin origen, sin tierra, o nación donde se hubiese hablado, porque como dice (aunque a otro propósito) el gran pontífice San Damaso nuestro natural: Si non habet unde sita ut unde originem ducat innane est. Esto es, que lo que en lo natural no tiene principio y origen es nada y por tal se ha de tener. [...] Y como sustancia que ha permanecido podemos decir que era la misma la de ahora mil, y mil, y quinientos años, siendo imposible que en todo este tiempo se haya inventado, porque sería haberse inventado lengua nueva, y sería gran absurdo dar sustancia de lenguaje o idioma que no haya tenido su origen en una de las setenta y dos lenguas de la división, aunque se pueden dar muchas subalternas y corrompidas de ellas, en lo que fueren accidentes [...]*<sup>39</sup> (fol. 70v°).

- 25 Selon López Madera, la langue espagnole ne tient sa grammaire ni des Carthaginois, ni des Romains, ni des Goths, ni des Maures, elle est donc propre, et, si elle est propre, elle est nécessairement la langue originelle de l'Espagne, car il est impossible qu'une substance soit apparue après Babel<sup>40</sup>. Ainsi, rien ne naît ex nihilo, tout se transforme à partir d'une substance originelle ; c'est donc in fine sur l'argument de la généalogie biblique du peuple espagnol et la répartition de l'Europe entre les fils de Japhet que repose la démonstration du juriste madrilène<sup>41</sup>, même s'il ne réemploie pas l'argument dans ce chapitre. De même, il situe son développement sur la *propiedad* (ou substance) de la langue, *en amont* de cette argumentation et donc en dehors, comme pour brouiller les pistes de son lecteur, alors que c'est réellement sur cette théorie de la *propiedad* que repose son argumentation de la permanence du castillan : on verra plus loin, dans les arguments suivants, que c'est bien sur les différences linguistiques entre latin et

castillan d'une part, et sur l'identité du castillan contemporain avec celui de la prophétie d'autre part, que López Madera s'appuie pour son argumentation.

26 Par ailleurs, le raisonnement sous-jacent est circulaire : le castillan d'aujourd'hui est le même qu'il y a 1500 ans car sa substance ne peut pas s'altérer. Le cœur de l'argumentation de López Madera repose donc sur sa foi en la stabilité des essences, ce que l'on pourrait appeler son « fixisme » ou son « essentialisme » à la suite de Kathryn Woolard. Celle-ci remarquait la prépondérance d'un vocabulaire de la conservation chez le Juriste, et expliquait comment chez López Madera, l'origine établit l'essence une fois pour toutes, illustrant une « tendance à la fixité » (« *general tendency to stasis* »)<sup>42</sup>. Le castillan est l'une des soixante-douze langues de l'Après Babel, il est donc doté d'une substance propre et inaliénable.

27 Le quatrième argument est celui des mots espagnols présents chez des écrivains latins ; les Romains les auraient latinisés pour les faire entrer dans leur langue, et ceux-ci seraient les mêmes que dans l'espagnol actuel :

*El cuarto argumento para mostrar que esta lengua de ahora fue la antigua, se toma de los mismos vocablos, pero por otro camino, que es ver que todos los que los autores antiguos traen por españoles son de la lengua de ahora, pues sabemos por autoridad de Estrabón que lanza era nombre español de entonces, como lo es ahora, y en Plinio, parece lo mismo de estas palabras, conejo, grana, y la mata en que se cogía llamada coscoja, y aunque al conejo y coscoja llama cuniculus y cusculia, se ve cómo están latinizados para declinarlos y poder usar de ellos en sus escritos, como lo hacían con los nombres griegos y de otras naciones [...]»<sup>43</sup> (fol. 71r°).*

28 Et plus bas : « [...] latinizaban los nombres propios para encajarlos en el progreso de la oración latina, conforme a su gramática, como nosotros lo hacemos con sus vocablos [...] »<sup>44</sup> (fol. 71v°).

29 López Madera réutilisait ici les recherches sur le vocabulaire hispanique pré-romain effectuées par Ambrosio de Morales dans sa *Crónica*, où celui-ci s'ingéniait à retrouver les vestiges d'un ancien espagnol en latin. Après ses remarques liminaires sur la diversité des langues parlées par les Espagnols avant la conquête, Morales écrivait ainsi :

*De estos lenguajes españoles queda muy poco rastro, y solamente algunos vocablos que se hallan referidos por de España en los autores antiguos. A los hombres, que por ser mal considerados en muchas cosas, los llamamos ahora tochos, y en latín los nombran stolidos, por este tiempo los llamaban acá gurdos, como Quintiliano lo refiere. El nombre de la lanza de nosotros la tomaron los Romanos, como lo trae Aulio Gelio de Marco Varrón. [...] De tal manera habla también este autor dos veces de la grana, que se cogía en Mérida, que podría alguno imaginar que el vocablo de grana era aun entonces español. Mas no tiene esto tanta apariencia, por tener su origen en el latín. Y aunque en el nombre de la grana hay esta duda, no la puede haber en el de la mata, en que se cría. Porque Plinio allí dice expresamente que los españoles llamábamos cusculia a las plantas donde la grana nacía, y es casi el mismo vocablo que ahora tenemos, llamándolas coscojas»<sup>45</sup> (fol. 221v°).*

30 Morales citait des termes d'origine pré-romaine encore considérés aujourd'hui par les spécialistes comme des hispanismes : *lancea* > *lanza*, *arrugia* > *arroyo*, *cuniculus* > *conejo*, *gurdus* > *gordos*, *plumbum* > *plomo*, également donnés comme exemples de mots d'origine non latine (ibère ou celtibère) en péninsule ibérique par Rafael Lapesa dans son *Historia de la lengua española*<sup>46</sup>. Si Ambrosio de Morales insérait ce développement au sein d'une argumentation visant à rappeler la diversité des langues de la Péninsule avant l'arrivée des Romains, López Madera réadapte l'argument afin de déceler chez les auteurs latins la présence de mots « castillans », et donc d'affirmer l'antériorité de l'espagnol sur le latin.

- 31 Le cinquième argument de López Madera est celui de la différence essentielle qui existe entre le latin et le castillan, qui ne saurait se réduire à un dérivé corrompu du latin, mais qui constitue une langue propre et distincte, éloignée sur de nombreux points du latin, duquel elle demeure cependant proche :

*El quinto argumento es así mismo fortísimo, porque se toma del dialecto y frasis en que como arriba probamos se constituye la diferencia esencial de las lenguas, porque los vocablos suelen haberse en ellas muy como accidentes<sup>47</sup> (fol. 72r°).*

- 32 López Madera cite le témoignage de Cicéron, dépaysé en entendant parler espagnol (« *Pingue quiddam sonans atque peregrinum* ») puis consacre un développement assez conséquent à l'identification d'hispanismes en latin, c'est-à-dire de tournures qui trahissent la langue maternelle, espagnole, de leur auteur. C'est le cas selon lui de l'expression « *sed in veritate* » trouvée chez Saint Euloge, qui calquerait le « *mas en verdad* » castillan :

*[...] hemos de rastrear esto por las mismas escrituras latinas, en las cuales, como vimos algunos vocablos, también hallaremos que introdujeron muchas veces su dialecto y frasis nuestros españoles, con que dejaron testificado ser la misma que ahora tenemos, por el argumento tan cierto que propusimos, de que es imposible conocer una lengua que tiene mezclada barbarie y dialecto extraño, sino es sabiendo el lenguaje de donde vino la mezcla<sup>48</sup> (fol. 72v°).*

- 33 C'est-à-dire qu'il est impossible de parler un mauvais latin ou un latin barbare, espagnolisé, si l'on ne parle pas espagnol dans la vie de tous les jours : les barbarismes et *frasis* étrangères doivent bien provenir de quelque part, d'une autre langue et n'ont pu être « inventées » par leur auteur ; López Madera s'ingénie à montrer que chez de nombreux auteurs latins on trouve des expressions typiquement espagnoles, qui constitueraient des sortes de calques maladroits du castillan, des « hispanismes » comme il les appelle :

*[...] Y en otro lugar dice [San Eulogio] “Sed in veritate”. Que es nuestra manera de afirmación, o juramento cuando decimos “mas en verdad”. [...], con otros muchos que Ambrosio de Morales en los escolios llama hispanismos. [...]<sup>49</sup> (fol. 73r°).*

- 34 Or ces tours ou *frasis* typiquement castillans en latin se retrouvent dans la prophétie, de même que certains *refranes*, manières de dire proverbiales si propres aux Espagnols<sup>50</sup>. Enfin, le sixième et dernier argument de López Madera est celui de l'absence de mot espagnol récent dans la prophétie, ce qui prouve son authenticité, puisque la langue que l'on y trouve est semblable à celle des *Fueros juzgos*, les plus anciens textes dont nous disposons en espagnol, affirme López Madera :

*El sexto y último argumento se toma del mismo lenguaje de la profecía, en el cual no hay palabra alguna de las que se han innovado en nuestra lengua, sino que si se cotejan cada una de por sí, con la más antigua versión que tenemos del Fuero juzgo, que es de las más antiguas cosas que tenemos en nuestro castellano, no hallarán en casi ninguna diferencia: por el cual argumento del lenguaje del Fuero juzgo el Presidente Covarrubias fue de opinión llanamente que la lengua castellana era muy poco diferente de la de entonces [...]<sup>51</sup>, (fol. 74r°).*

- 35 Or, chez Diego de Covarrubias y Leyva, Président du Conseil d'État, évêque de Ciudad Rodrigo et de Ségovie, et ami du Greco, cité en marge comme source de ce passage par López Madera, aucune trace d'une quelconque considération sur l'ancienne langue espagnole : le chapitre VI de l'ouvrage mentionné (*Veterum collatio numismatum*, 1562), porte sur la comparaison de la valeur de monnaies en vigueur dans l'Espagne de son temps avec celle de monnaies antiques<sup>52</sup>.

- 36 Ce qu'il faut retenir de l'argumentation de López Madera, c'est donc surtout ce qui se trouve en dehors d'elle, à la marge. L'idée d'une différence essentielle et irréductible entre castillan et latin, répétée à de multiples endroits, avec des ébauches d'argumentation dont s'inspirera Correas pour sa « Comparaison latin-castillan », et celle de la *propiedad* comme substance éternelle et interchangeable, sont les deux arguments clefs de son discours sur l'ancienneté du castillan. Le troisième serait celui de l'extrême antiquité des populations espagnoles, antérieures aux populations romaines du Latium, qui permettait de prouver que le castillan était bien, et non le latin, l'une des soixante-douze langues post-babéliennes. Sur cet argument-là nous reviendrons plus en détail dans notre troisième partie, au sujet de Bartolomé Jiménez Patón.
- 37 López Madera commence en effet son chapitre XIX par une longue explication sur la *propiedad* et en quoi consiste la différence essentielle entre les langues. La *propiedad*, synonyme d'*idioma*, se divise en *dialecto* et *frasis*. Au *dialecto* appartiennent les déclinaisons et la présence ou l'absence de prépositions, deux différences irréductibles selon le juriste, et qui prouvent selon lui que le castillan ne peut pas descendre du latin. Pour ce qui est des *frasis*, notre auteur se livre à un développement très intéressant sur l'intraductibilité des expressions idiomatiques :

*Esto es en cuanto al dialecto: pero las frasis tienen también otra particularidad, con que son comunicables, que es aquel modo especial con que cada lengua usa de sus maneras de decir, sin que en otra se puedan decir por aquel término, como cuando el castellano dice "sea cual quisiere", en las cuales palabras aunque tiene notable diferencia en la pronunciación del latino, no solo esto las haría mal sonantes en él, sino que si se juntan los vocablos equivalentes, y que corresponden al castellano, sería grande barbarie en aquella lengua decir "sit qualis vult". [...] Para ejemplo de esto tomaremos aquella misma oración bárbara que pusimos facit sol. La cual si se dice a un alemán muy buen latino, pero ignorante del español, no la entenderá más que si se la dijese en castellano, y preguntará muy de veras que es lo que dicen que el sol hace. De lo cual resulta que se conozca también el lenguaje natural de uno hablando en idioma y lengua ajena como si hablase en la propia, como se ve [...] en esta oración latina bárbara que acabamos de traer<sup>53</sup> (fol. 68r°).*

- 38 Il en déduit l'impossibilité pour un Romain, comme on l'a vu plus haut, d'inventer des tournures si « espagnoles » : pour parler un latin si peu latin, il faut soi-même avoir pour langue maternelle une autre langue, en l'occurrence, le castillan.
- 39 Autrement dit, malgré la forte structuration du discours de López Madera au chapitre XIX pour montrer la permanence du castillan au cours du temps, c'est bien en dehors de ce chapitre, dans son préambule et dans le chapitre précédent, qu'il faut chercher le fonds de la pensée de López Madera : c'est d'une part dans la différence absolue entre latin et castillan, d'autre part dans l'appartenance du castillan aux soixante-douze langues post-babéliennes en raison de la généalogie biblique de Tubal, premier fondateur des peuplements en péninsule ibérique, que la théorie du castillan primitif trouve son fondement et sa justification.

## La réception de López Madera au XVII<sup>e</sup> siècle : entre idéologie linguistique et opportunisme politique

- 40 Après avoir étudié l'argumentation de López Madera, nous nous proposons à présent d'étudier quelques témoignages de l'influence qu'eut le juriste sur les auteurs ayant traité de la langue au début du XVII<sup>e</sup>.

- 41 Quelques-uns des plus grands noms de la grammaire de ce début de siècle, Bartolomé Jiménez Patón et Gonzalo Correas, se firent les partisans enthousiastes de la théorie du castillan primitif et de la personne de López Madera. Jiménez Patón, professeur d'humanités à Villanueva de los Infantes, développe ainsi dans le prologue de son *Elocuencia española en arte*, publiée sous deux versions différentes en 1604 et 1621, un éloge de López Madera, assorti de remarques sur l'autonomie de la langue castillane sur le latin, et son antériorité sur le basque. Le passage qui nous intéresse a été considérablement modifié entre la version de 1604 et celle de 1621. Dans la première version, Jiménez Patón écrit surtout pour asseoir l'idée de l'autonomie de la langue espagnole, qui ne proviendrait pas du latin ; dans la seconde, c'est un refus clair de la solution du basque originel qui constitue le cœur du passage :

*Estas son que se hable en castellano español puro, con claridad, con adorno y a propósito de lo que habla. Digo castellano español puro lo que él [Cicerón] dijo latín, porque su elocuencia era latina, y la nuestra castellana. Y porque ingenios agudos (de quienes yo hago la estimación que es razón porque lo merecen) me han preguntado por qué no titulé esta obra Elocuencia Castellana, y no Española, siendo así que no se habla en toda España, sino en estas partes que llamamos una y otra Castilla; digo y respondo que dudan muy bien, y que la razón que me movió a ello fue tener por averiguada y cierta cosa que la primera lengua que se habló en España, y en toda ella, fue la que hoy se habla en las Castillas, y no la de los vizcaínos. Y así porque ésta es la originaria, le di tal título, y por lo que más digo en el Prólogo al lector, y mejor el Doctor Gregorio López Madera, doctísimo y muy eminente varón, ingenio maduro y universal en todas facultades, corregidor de la imperial ciudad de Toledo, presidente de los alcaldes de casa y corte, enseña y prueba en los discursos que hizo llenos de toda erudición del Monte Santo de Granada<sup>54</sup>.*

- 42 Après avoir défini l'éloquence, le rhéteur justifie son choix de l'épithète *española*, au lieu de *castellana*, dans le titre de l'ouvrage : il s'agit clairement et ouvertement de défendre, face aux prétentions des savants cantabriques, la prééminence et l'ancienneté du castillan en péninsule ibérique. Jiménez Patón s'appuie en cet endroit sur les *Discursos* de López Madera, qu'il loue chaleureusement au passage, louange sans doute explicable par la position très importante occupée par López Madera au sein de l'administration royale au moment où écrit notre rhéteur : il s'agit de se concilier par ce biais un personnage puissant.
- 43 La défense des théories de López Madera doivent donc avant tout se comprendre comme une réponse aux idéologues du basque originel, qui sont encore assez nombreux au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais également comme l'affirmation d'une autonomie du castillan par rapport au latin. Dans la première version, si l'éloge de López Madera, dont la théorie est présentée comme une véritable révélation divine<sup>55</sup>, contient autant d'épithètes laudatifs<sup>56</sup>, il va de pair avec un développement sur la langue originelle, distincte du latin, et la langue utilisée dans le parchemin de la Torre Turpiana, « *tan puro, casto y rodado como el que hoy se usa* » :

*Dice pues que cualquiera nación y provincia que se pobló en tiempo de Noé tuvo su lengua distinta. Y los españoles antiguos tuvieron la suya propia, distinta de la latina, que nunca la latina fue la vulgar de España, que como todas las demás naciones procuran conservar su lengua, aunque es verdad que desde su origen fue muy semejante a la latina<sup>57</sup>.*

- 44 La ressemblance du castillan primitif au latin avait été affirmée par Gregorio López Madera lui-même dans un long développement du chapitre XVIII des *Discursos*. Il répète à plusieurs reprises que ces langues sont « *muy semejantes* »<sup>58</sup>, « *simbolizantes* »<sup>59</sup>, et identifie des mots *proprios* à la fois du latin et du castillan primitif, comme *devoción*. En fait, il cherche dans ce chapitre à réfuter l'idée selon laquelle la langue espagnole

ancienne était barbare et très éloignée du latin. De manière amusante, la volonté de dignifier la langue vulgaire par la proximité et la ressemblance avec le latin demeure prégnante, même chez un auteur qui cherche à montrer leur différence essentielle. López Madera explique cette similitude linguistique par la proximité géographique, les échanges entre Romains et Espagnols, et même par des Rois communs :

*El tercer engaño es pensar que la lengua española antigua era bárbara, y muy distante de la latina, y en esto pienso que es el error muy grande, porque a mi parecer desde su fundación y primera población de ambas provincias fueron siempre muy semejantes. Lo cual se prueba por la dignidad de nuestra lengua, que según la opinión de San Agustín y lo que de ella se sigue, fue una de las originales en que se dividieron los lenguajes en la confusión de Babilonia, y porque dice que el número de las lenguas originales fue conforme al de los hijos y nietos de Noé, que se cuentan en el Génesis y son setenta y dos, y que le cupo a cada uno la suya, y así viene a pertenecerle una a Túbal el hijo de Jafet, y fundador de nuestra España, y como de los Latinos no se sepa que hayan tenido fundador de los contenidos en aquel número, no siendo su lengua la etrusca, que trujo Noé a la Toscana, no tenían lengua más cercana de que participar que la española, con quien tuvieron tan continuas comunicaciones en aquel siglo primero<sup>60</sup>, (fol. 60v°-61r°).*

- 45 Dans ce passage, López Madera refuse au latin le statut de langue post-babélique : ce ne serait pas l'une des soixante-douze langues « originelles », et les ancêtres des Romains ne seraient pas responsables de la fondation de l'Espagne ; la langue primitive de la péninsule italienne serait l'étrusque et le latin se verrait donc refusé le statut de substance ou langue principale, pour se voir ravalé au rang de dialecte de l'Espagnol (« *no tenían lengua mas cercana de que participar que la española* »), modification ou accident de cette langue issu des nombreuses communications entre leurs peuples. López Madera poursuit son argumentation en précisant la nature de ces « *continuas comunicaciones* » :

*Pues tuvieron unos mismos reyes, como fueron Atlante, Ítalo, Hespero, y otros, y toda la tierra de los Aborígenes donde después se fundó Roma y primero residían los latinos estaba llena de colonias y poblaciones de los españoles, sículos y sicanos: no quiero valerme en esto de Beroso y su comentador aunque en otra parte tengo bien probada su autoridad y siempre se van hallando argumentos de su certidumbre, porque pareciéndoles esto que pruebo paradoja o novedad no se acojan a negar los autores, pero de Dionisio Halicarnaseo y otros que los más escrupulosos reciben por ciertos, se sabe la hermandad antiquísima de estas provincias, que en un tiempo tuvieron un mismo nombre, llamándose Héspera, y así a los reyes dichos, el padre Mariana los recibe por comunes de España y Italia y Florián de Ocampo y comprueba lo de las fundaciones de los sicanos y sículos con autores graves, griegos y latinos<sup>61</sup> (fol. 61r°).*

- 46 López Madera explique donc la proximité du latin et du castillan par une communauté politique à travers des rois partagés (Atlas, Ítalo fondateur mythique de l'Italie, et Héspero, son frère<sup>62</sup>) en s'appuyant sur l'autorité de Mariana et d'Ocampo contre celle, douteuse, d'Annius de Viterbe, éditeur et commentateur du faux document intitulé *Defloratio caldaica* du pseudo-Bérose<sup>63</sup>, résumé de l'histoire du peuple chaldéen<sup>64</sup>. La falsification du Dominicain de Viterbe, qui prétendait avoir découvert ce document inédit, assorti d'autres écrits de savants antiques, dans des tombes dévoilées à Grenade au moment de la Reconquête, visait à légitimer la dynastie des Rois Catholiques par une ascendance biblique mais aussi à donner aux Espagnols une primauté culturelle et historique sur les Romains et les Grecs, afin de rehausser le prestige de la nation espagnole face aux prétentions croissantes des savants italiens et français<sup>65</sup>. Malgré cette réserve en un point important de son argumentation, López Madera, qui se

reconnaît dans ce projet de revalorisation de la culture espagnole, ne laisse de témoigner sa foi en la véracité des écrits d'Annius.

- 47 Par ailleurs, le Latium aurait été plein de colonies *espagnoles*, que López Madera identifie comme fondées par les Sicules et les Sicanes : le juriste madrilène tordait ici les sources antiques qui situent ces deux peuples, effectivement d'origine ibères selon Thucydide<sup>66</sup> – et ayant habité les rives du Júcar (Sicano) entre Cuenca et Valence –, en Sicile, et non dans le Latium. Le Latium et la péninsule ibérique auraient autrefois partagé le nom d'Hespera. Mais l'*Alcalde de Casa y Corte* n'est pas à court d'arguments et poursuit son explication de la proximité du castillan au latin en la justifiant par la bonté de Dieu après Babel : si celui-ci voulait châtier les hommes pour leur orgueil, il leur laissa néanmoins des langues suffisamment proches pour qu'ils puissent se comprendre :

*Pero la principal prueba de esta verdad consiste en considerar que como Dios en sus castigos se acuerda de su misericordia, que es lo que dijo el profeta Abachuc [...]. De tal manera les confundió el lenguaje en Babilonia que dejó en las lenguas variedad y similitud, variedad para que confundidos de su ceguera se dividiesen, y similitud entre algunas para que más fácilmente se comunicasen<sup>67</sup> (fol. 61v°).*

- 48 Enfin, López Madera après être revenu sur l'argument de la proximité géographique qui entraîne des échanges et donc des influences linguistiques, en s'appuyant sur l'autorité de Saint Jérôme, affirme l'origine espagnole des Curètes, qui auraient donné, après s'être installés en Italie, les *quirites* ou chevaliers romains. Les Curètes correspondent en fait à un peuple aux origines incertaines mais assimilés par Strabon aux Étoliens<sup>68</sup>.
- 49 Après cet excursus au sujet de la position de López Madera sur la ressemblance entre le latin et le castillan primitif, revenons à la citation de notre rhéteur de Villanueva de los Infantes : Jiménez Patón ne faisait donc que résumer López Madera lorsqu'il écrivait que le castillan fut dès son origine très semblable au latin (« *desde su origen fue muy semejante a la latina* »). Il embraye ensuite, dans la même citation, sur la définition de la *propiedad* y *phrasis*, qu'il reprend également à López Madera, puis à quelques étymologies de mots, alors qu'il insiste beaucoup moins sur ces deux points (l'autonomie et l'antériorité du castillan sur le latin, et la définition de la *propiedad* et la *phrasis*) dans la seconde version, en passant directement, après la louange de l'auteur des *Discursos*, à la définition de ce qu'il appelle « *español puro* »<sup>69</sup>. Pourquoi la suppression de ces passages, qui pourtant semblent si importants dans l'économie du prologue, au sens où ils expliquaient le lien entre *propiedad* et éloquence ? L'auteur souhaite-t-il en 1621 se distancier d'une théorie qui venait d'être fortement contestée par Bernardo de Aldrete et Francisco de Quevedo ? Entre 1604 et 1621 en effet, le premier avait démontré l'absurdité de la théorie de López Madera dans son *Origen* (1606), tandis que le second s'était moqué dans *l'España defendida* (1609) des prétentions scientifiques et des conclusions extravagantes du juriste madrilène, alors que Gonzalo Correas n'avait pas encore publié son *Arte de la lengua española* (1625), où il produisait une défense enthousiaste des théories de López Madera. On assisterait peut-être donc, dans cette relative prise de distance (très relative puisque Jiménez Patón souscrit toujours pleinement et explicitement aux théories de López Madera), à la gêne d'un auteur qui souhaite conserver sa crédibilité alors que le camp adverse semble avoir gagné, à ce stade-là de la polémique, tout en mentionnant sa source et l'inspiration principale de son travail, car c'est bien sur la définition de la *propiedad* donnée par López Madera que se fonde Jiménez Patón pour donner sa vision de l'« *español puro* ». On peut également penser à une influence « à retardement » de l'humaniste Luis



Tribaldos de Toledo, farouche détracteur de l'authenticité des *plomos*, avec qui Jiménez Patón était chargé de l'éducation du comte de Villamediana vers 1600<sup>70</sup>.

50 Quoiqu'il en soit, l'importance de cette influence prend également sens à la lumière de la biographie et de l'œuvre entière de Jiménez Patón : notaire aux archives de l'Inquisition de Murcie, auteur d'un traité sur la pureté de sang – *Discurso en favor del santo y loable estatuto de la limpieza* (1638) –, l'auteur partage avec López Madera une obsession de la pureté, qu'elle soit linguistique ou religieuse. Ainsi, à la défense de la *limpieza de sangre* à laquelle se livre le rhéteur de Villanueva font écho ses passages sur la nécessité de purifier la langue des solécismes et barbarismes qui la défigurent<sup>71</sup>. Remarquons que les exemples de fautes qu'il donne, pour ces deux cas, sont le parler morisque et celui des basques, dans un passage encore une fois inspiré de López Madera<sup>72</sup>. Enfin, on peut également voir une connivence ou un partage de vues entre celui-ci et Jiménez Patón dans leur idéologie, toute conservatrice, de la fixité<sup>73</sup> : notre rhéteur, qui accepte l'idée d'une identité entre le castillan de son temps et la langue du parchemin, est d'autre part l'auteur d'un traité intitulé *Discurso de los tufos, copetes y calvas* (1639), vilipendant les affectations ridicules de la mode de son temps. On peut imaginer qu'une telle idéologie, celle du rejet du changement, de l'éphémère, de l'inconstant, chez notre censeur des modes capillaires, peut avoir un rapport avec le rejet de la variabilité linguistique<sup>74</sup>.

51 Instrument d'une glorification du castillan comme langue première de la péninsule et d'une vision où l'on cherche à éliminer les impuretés de la langue, la référence à López Madera peut également servir à justifier l'indépendance du castillan par rapport au latin, ainsi que le but politique de rehausser le prestige de la monarchie hispanique dans le cadre de la rivalité entre nations. Ce sont ces deux derniers objectifs que sert Gonzalo Correas dans son *Arte de la lengua española castellana* (1625). Dans le premier chapitre, le professeur de Salamanque écrit ainsi :

*Acerca del origen de la lengua Castellana o Española se pudiera decir mucho, y hacer un libro entero en probanza de su antigüedad, y continuada duración, y desengaño de un común error en que caen muchos hombres de letras, que es imaginar que la lengua Española es derivada, y corrupta de la Latina por la semejanza de vocablos que tiene con ella; mas yo no pretendo alargarme en argumento tan grande a más de un capítulo, que me parece basta para el Arte, remitiendo a los deseos de saber esto más cumplidamente a lo que escribió con eminencia y bastante prueba el Doctor Alcalde Gregorio Madera en los muy doctos Discursos que hizo sobre la invención de las reliquias, láminas, y santos mártires del Monte Santo de Granada<sup>75</sup>.*

52 Là aussi, l'auteur des *Discursos* est loué pour son travail, avec le double complément de manière « *con eminencia y bastante prueba* » et le superlatif associé au qualificatif « *muy doctos* ». Correas commence par affirmer l'ancienneté et la conservation de la langue espagnole, ici aussi totalement identifiée, sans nuance, au castillan, puis donne à son texte une tonalité polémique : ceux qui prétendent que l'espagnol est un dérivé corrompu du latin sont dans l'erreur. Il s'agissait depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle de réécrire l'histoire linguistique de la Péninsule, en réfutant les théories italiennes de la corruption nées au XV<sup>e</sup> siècle et diffusées au XVI<sup>e</sup> siècle par Pietro Bembo<sup>76</sup>. Désormais, le castillan n'est plus considéré comme un simple dérivé du latin, et encore moins comme une langue corrompue, puisqu'il contient en lui-même la pureté d'une langue première, originelle, et que le peuple espagnol aurait réussi à conserver comme telle par le refus obstiné de l'apprentissage du latin, et par attachement à sa langue propre<sup>77</sup>. Que ce soit dans le but de la purifier, au sein d'une vision du monde marquée par une rhétorique et une recherche de la pureté et de la stabilité, chez Jiménez Patón, ou dans

le but de se démarquer de la tutelle latine désormais devenue insupportable pour une langue que l'on considérait désormais comme autonome, chez Correas, le castillan devient une langue ancienne, prestigieuse, digne d'être polie, soignée (Jiménez Patón et le but de son *Elocuencia*, celle de diffuser le *buen decir* castillan) et réformée (Correas et ses propositions de réforme orthographique visant, en retournant à une graphie phonétique, à se différencier des graphies latines).

- 53 Gonzalo Correas constitue sans doute la dernière prise de position entièrement favorable aux théories de López Madera, que Francisco de Quevedo avait déjà critiquées dans son *España defendida*, trois ans après le début de la polémique avec Bernardo de Aldrete<sup>78</sup>. Dans cet ouvrage, l'auteur assimile les supercheries de López Madera aux falsifications d'Annius de Viterbe qu'il qualifie de « fabuleuses »<sup>79</sup>, de « *piadosas imaginations* »<sup>80</sup> et de bêtises (« *disparates* »)<sup>81</sup>. Quevedo serait également l'auteur d'un Mémorial envoyé à l'Inquisition sur les livres du Monte Santo de Granada, récemment découvert et édité par José Manuel Rico García et Antonio Azaustre Galiana, demandant la destruction des fausses reliques et documents, contre leur envoi pour examen à Rome<sup>82</sup>. Cependant, c'est à première vue avec étonnement que l'on rencontre dans des œuvres postérieures de Quevedo des louanges de López Madera : c'est ainsi qu'en 1628, dans *Su espada por Santiago*, Quevedo mentionne le « *ministro tan grande, maestro tan docto en todas las facultades como Gregorio López Madera, de vuestro consejo supremo de Castilla* »<sup>83</sup>, dans la *Perinola* (1633), au sujet de l'« *Índice o catálogo de los ingenios de Madrid* », il reproche à Pérez de Montalbán de taire les œuvres du juriste :

[...] *muy doctos y severos estudios en derecho, admirados de los jurisconsultos, eruditísimos tratados impresos, la obra grande "La Concepción de Nuestra Señora", y muchas homilías de grande doctrina y sutileza*<sup>84</sup>.

- 54 L'absence des *Discursos* dans cette liste ne laisse d'étonner et peut résonner comme une critique implicite des théories de López Madera sur la langue, ce qui permettrait de nuancer l'éloge ; il n'empêche que la critique ouverte de l'*España defendida* a disparu. Enfin, en 1642-1643, dans la *Vida de San Pablo*, et au sujet de la venue de ce saint en Espagne, idée à laquelle il s'oppose, Quevedo mentionne López Madera comme « *varón doctísimo* »<sup>85</sup>. Si l'on peut à première vue être surpris de cette soudaine palinodie, il n'en est pas réellement de même si l'on est attentif aux contextes de production de ces opuscules : 1628 est une année agitée pour Quevedo, qui se retrouve embarqué dans la polémique sur le patronage de l'Espagne, dans laquelle il défend celui de Saint-Jacques contre la défense de Sainte Thérèse par les Carmélites, tandis que sa *Política de Dios* et ses écrits satiriques viennent d'être durement censurés, ce qui lui vaudra l'exil dans sa propriété de la Torre de Juan Abad<sup>86</sup>. Peut-être l'année contient-elle en germes les prémices de la rupture prochaine avec le comte-duc d'Olivares, datée entre 1633 et 1636 par les spécialistes, et due aux nombreuses critiques implicites formulées par Quevedo sur la politique espagnole et sur la personne du *valido* dans *El chitón de las tarabillas* et *Cómo ha de ser el privado*, écrits en 1629<sup>87</sup>. Enfin, au moment de l'écriture de la *Vida de San Pablo*, Quevedo se trouve en prison au couvent léonais de San Marcos, où il reste de 1639 à 1643<sup>88</sup>. On aurait donc, à des moments décisifs de la trajectoire personnelle de Quevedo, des moments de crise, marqués par la censure, l'exil et la prison, des éloges somme toute assez naturels envers un haut dignitaire qu'il s'agit de se concilier dans l'espoir d'en obtenir quelque bénéfice. Selon Pablo Jauralde Pou, López Madera aurait ainsi signé des papiers dans le procès de la Torre de Juan Abad<sup>89</sup>.

55 À peu près au même moment, en 1631, c'est au tour de Juan de Robles de se prêter à l'éloge de circonstance<sup>90</sup> tout en faisant apparaître de manière claire son rejet des théories du Magistrat madrilène. De nouveau, l'insistance sur les hautes fonctions de López Madera pourrait se comprendre à la lumière de l'implication de Juan de Robles dans la polémique du patronat de l'Espagne, mais dans le front opposé à celui de Quevedo, pour la défense de Sainte Thérèse. Ayant besoin de tous les soutiens officiels possibles<sup>91</sup>, Robles va jusqu'à attribuer l'idée de l'inversion de la filiation latin-castillan à d'autres – non identifiés cependant –, pour mieux la critiquer tout en ménageant le puissant personnage ! Le Sévillan s'arqueboute ainsi :

*Y de la misma suerte obligaré al que pretendiese introducir la tercera opinión, de que nuestra lengua es madre de la latina, a que lo pruebe impugnando las otras dos, o le diré que ni lo quiero creer ni aun escuchar: y esto es en cuanto a lo especulativo y disputable de ella<sup>92</sup>.*

56 Le fait que Robles se sente obligé de présenter cette opinion comme une troisième voie (« *tercera opinión* »), après avoir clairement attribué les deux premières à López Madera et à Aldrete, indique assez que les théories du Juriste ne rencontraient plus beaucoup d'adhérents autour de 1630, mais que le prestige de leur auteur en tant que haut fonctionnaire demeurait aussi important qu'utile pour des auteurs impliqués dans toutes sortes de controverses et qui ne souhaitaient pas voir leurs œuvres interdites par les autorités en charge de la Censure.

57 Les détours de Robles comme les apparentes palinodies de Quevedo illustrent donc parfaitement la réception de López Madera et de sa théorie après Correas : si celle-ci est rejetée comme invraisemblable par plusieurs érudits, dont ces deux auteurs – bien qu'elle soit acceptée pour des raisons idéologiques par Correas et Jiménez Patón, chez lequel apparaissent cependant des traces de réserve –, le personnage quant à lui demeure très respecté : en 1631, l'auteur des *Discursos* était encore vivant et influent à la Cour. On l'a vu, la prise de position en faveur de López Madera reposait donc bien souvent sur un opportunisme politique lié, d'une part, à l'obtention de telle faveur (Quevedo à la Torre de Juan Abad ; Robles pour donner de l'autorité à son œuvre) et parfois à la crainte plus vague de représailles possibles ou tout simplement d'une censure ; d'un opportunisme idéologique d'autre part, voyant dans son œuvre la possibilité de rehausser le prestige de la langue castillane par rapport au latin (Jiménez Patón et Correas).

\*\*\*

58 On l'a donc aperçu à travers ce parcours temporel, López Madera constitue un personnage-charnière entre un XVI<sup>e</sup> siècle antiquaire et fasciné par une forme d'« archéologie linguistique », où les auteurs recherchent partout des traces des langues anciennes de la Péninsule, à un XVII<sup>e</sup> siècle où la théorie du castillan primitif, si elle est loin de triompher, connaît des adeptes d'une importance telle qu'elle ne peut pas être passée sous silence et ne cesse d'être prise au sérieux. López Madera, inventeur d'une théorie aussi surprenante qu'influente, tint donc une place cruciale dans les débats sur la langue originelle en Espagne, polémique dont il faudrait tracer plus précisément les contours et les évolutions, notamment entre partisans du basque originel et du castillan primitif. Ses idées apparaissent en pleine conformité avec le rôle joué par López Madera à Hornachos, où son intransigeance vis-à-vis de la communauté morisque ne fit que refléter sa foi en une identité castillane fixée une fois pour toutes,

inébranlable dans son essence chrétienne et dans sa pureté autochtone. Son argumentation, louvoyante, car elle semble fuir le fonds du problème et revenir sans cesse sur les mêmes idées, est également circulaire, car elle a recours à des présupposés qui à leur tour mériteraient d'être expliqués. Enfin, si sa réception oscilla entre adhésion pleine (Correas), enthousiasme relatif et prudent (Jiménez Patón), et louanges intéressées (Quevedo, Robles), elle remodela cependant pour longtemps le paysage des idées sur la langue en Espagne, imposant l'idée saugrenue et qui connut son heure de gloire dans les deux premières décennies du XVII<sup>e</sup>, d'un castillan « primitif ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

AGUILAR-ADAN, Christine, « D'une polémique baroque et de ses effets : patronage de l'Espagne et représentation du corps social (1616-1631) », in : Patrick FOURNIER (dir.), *Institutions & représentations du politique : Espagne, France, Italie, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 25-43.

AGUSTÍN, Antonio, *Diálogo de medallas, inscripciones y otras antigüedades*, Imprimé à Madrid par Joseph Francisco Martínez Abad, 1744.

ALDRETE, Bernardo de, *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que hoy se usa en España*, Imprimé à Rome par Carlo Willietto, 1606.

ANTOLÍNEZ DE BURGOS, Justino, *Historia eclesiástica de Granada*, Manuel Sotomayor (éd.), Grenade : Université de Grenade, 1996.

AZAUSTRE GALIANA, Antonio, « Estructura y argumentación del *Lince de Italia* u zahorí español de Quevedo », *La Perinola*, 8, 2004, p. 49-75.

BARRIOS AGUILERA, Manuel, *Los falsos cronicones contra la historia (o Granada, corona martirial)*, Grenade, Université de Grenade, 2004.

BARRIOS AGUILERA, Manuel, « Pedro de Castro y los Plomos del Sacromonte: invención y paradoja. Una aproximación crítica », in : Manuel Barrios Aguilera et Mercedes García-Arenal (éd.), *Los plomos del Sacromonte. Invención y tesoro*, Valence : Université de Valence, 2006, p. 17-50.

BINOTTI, Lucia, *La teoría del « castellano primitivo ». Nacionalismo y reflexión lingüística en el Renacimiento español*, Münster : Nodus Publikationen, 1995.

BINOTTI, Lucia, « *Restauratio imperii. Restitutio linguae* : la tradición historiográfica española del siglo XVI y la definición lingüística de la Edad Media » in : José María García Martín (dir.), *Estudios de historiografía lingüística*, Actas del VI Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística, Cadix : Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2009, p. 45-78.

CABALLERO LÓPEZ, José Antonio, « Annio de Viterbo y la historiografía española del siglo XVI », *Humanismo y tradición clásica en España y América*, VI Reunión Científica sobre humanistas españoles, León : Université de León, 2002, p. 101-120.

- CABRERA DE CÓRDOBA, Luis, *Relación de las cosas sucedidas en la corte de España desde 1599 hasta 1614*, Imprimé par à Madrid par Juan Martín Alegría, 1857.
- CARO BAROJA, Julio, *Los moriscos del Reino de Granada. Ensayo de historia social* (1<sup>re</sup> éd. 1976), 5<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Madrid : Istmo, 2000.
- CORREAS, Gonzalo, *Arte de la lengua española castellana*, Emilio Alarcos García (éd.), Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1954.
- COURCELLES, Dominique de, *Écrire l'histoire, écrire des histoires dans le monde hispanique*, Paris : Vrin, 2008.
- COVARRUBIAS Y LEYVA, Diego de, *Veterum collatio numismatum, cum his, quae modo expenduntur, publica & regla auctoritate percussa*, Imprimé à Salamanque par Andrea de Portonarijs, 1562.
- DIOS, Salustiano de, *El poder del monarca en la obra de los juristas castellanos (1480-1680)*, Toledo/Cuenca : Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, 2014.
- EDOUARD, Sylvène, « Enquête hagiographique et mythification historique. Le "saint voyage" d'Ambrosio de Morales (1572), *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33 (2), 2003, p. 33-60.
- ELVIRA Muriel, « Góngora, Aldrete, el castellano y el latín : cruces de polémicas », *e-Spania, Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 32, février 2019, en ligne.
- GÓMEZ CAMACHO, Alejandro, « La participación de Juan de Robles en la controversia sobre el patronato de santa Teresa », *La Perinola*, 18, 2014, p. 255-287.
- GUADALAJARA Y JAVIER, Marcos de, *Memorable expulsión y justísimo destierro de los moriscos de España*, imprimé par Nicolás de Assiayn, à Pampelone, 1613.
- HARRIS, A. Katie, « Forging history : The plomos of the Sacromonte of Granada in Francisco Bermúdez de Pedraza's *Historia Eclesiástica* », *The Sixteenth Century Journal*, 30 (4), 1999, p. 945-966.
- HARRIS, A. Katie, *From Muslim to Christian Granada: Inventing a City's Past in Early Modern Spain*, Baltimore : John Hopkins University Press, 2007.
- HARVEY, Leonard Patrick, *Muslims in Spain, 1500 to 1614*, Chicago/Londres : The University of Chicago Press, 2005.
- HURTADO DE MENDOZA, Diego, *De la guerra de Granada*, Manuel Gómez Moreno (éd.), Madrid : Real Academia de la Historia, 1948.
- IGLESIAS, Rafael, « Francisco de Quevedo como practicante de la disimulación defensiva en *Cómo ha de ser el privado* y *El chitón de las tarabillas* », *La Perinola*, 17, 2013, p. 69-106.
- JAURALDE POU, Pablo, « Obras de Quevedo en la prisión de San Marcos », *Hispanic Review*, 50 (2), 1982, p. 159-171.
- JIMÉNEZ PATÓN, Bartolomé, *Elocuencia española en arte*, Francisco J. Martín (ed.), Barcelona : Puvill Libros, 1993.
- JIMÉNEZ PATÓN, Bartolomé, *Epítome de la ortografía latina y castellana*, Antonio Quilis et Juan Manuel Rozas (éd.), Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1965.
- KAMEN, Henry, *La Inquisición española. Una revisión histórica* (1<sup>re</sup> éd. 1999), 3<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Barcelone : Crítica, 2011.
- LAPESA, Rafael, *Historia de la lengua española* (1<sup>re</sup> éd. 1942), 9<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Madrid : Editorial Gredos, 1981.

- LAPEYRE, Henri, *Geografía de la España morisca* (1<sup>re</sup> éd. en français 1959), 3<sup>e</sup> éd., Valence : Université de Valence, 2009.
- LESCASSE, Marie-Églantine, « Una lengua independiente del latín. Gramáticos frente a la lengua gongorina e ideología lingüística en España (siglos XVI-XVII) », in : Mercedes BLANCO et Aude PLAGNARD (dir.), *El universo de una polémica: Góngora y la cultura del siglo XVII*, Madrid / Francfort : Iberoamericana-Vervuert, 2020.
- LÓPEZ MADERA, Gregorio de, *Discursos de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada desde el año de 1588 hasta el de 1598*, imprimé à Grenade par Sebastián de Mena, 1601.
- LÓPEZ MADERA, Gregorio de, *Discursos de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada desde el año de 1588 hasta el de 1598*, imprimé à Grenade par Sebastián de Mena, 1605.
- MADARIAGA ORBEA, Juan, *Apologistas y detractores de la lengua vasca*, Donostia-San Sebastián : FEDHAV/IVAP, 2008.
- MÁRMOL CARVAJAL, Luis de, *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, Imprimé à Málaga par Juan René Rabut, 1600.
- MORALES, Ambrosio de, *Divi Eulogii Cordubensis Martyris, Doctoris et electi Archiepiscopi Toletani opera*, imprimé à Alcalá de Henares par Juan Íñiguez de Lequerica, 1574.
- MORALES, Ambrosio de, *La crónica general de España que continuaba Ambrosio de Morales natural de Córdoba*, imprimé à Alcalá de Henares par Juan Íñiguez de Lequerica, 1574.
- MORÁN TURINA, José Miguel, *La memoria de las piedras. Anticuarios, arqueólogos y coleccionistas de antigüedades en la España de los Austrias*, Madrid : Centro de Estudios de Europa Hispánica, 2010.
- PADILLA, Lorenzo de, *El libro primero de las Antigüedades de España que escribió don Lorenzo de Padilla, arcediano de Ronda, cronista de su majestad cesárea*, Imprimé à Valence, 1669.
- PELORSON, Jean-Marc, « Recherches sur la “comedia” Los Moriscos de Hornachos », *Bulletin hispanique*, t. 74, (1-2), 1972, p. 5-42.
- POZA, Andrés de, *De Prisca hispanorum lingua in gratiam eorum qui nesciunt Hispanice*, in : *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, imprimé à Bilbao par Mathias Mares, 1587.
- QUEVEDO, Francisco de, *España defendida de los tiempos de ahora, de las calumnias de los noveleros y sediciosos*, R. Selden Rose (éd.), Madrid : Fortanet, 1916.
- QUEVEDO, Francisco de, *Obras festivas*, Pablo Jauralde Pou (éd.), Madrid, Castalia, 1987.
- QUEVEDO, Francisco de, *Su espada por Santiago*, in : Aureliano FERNÁNDEZ GUERRA Y ORBE (éd.), *Obras de don Francisco de Quevedo Villegas*, t. 2, Madrid, M. Rivadeneyra, 1859.
- QUEVEDO, Francisco de, *Vida de San Pablo Apóstol*, in *Obras completas*, Felicidad Buendía (éd.), tomo I, Madrid, Aguilar, 1958.
- RICO GARCÍA, José Manuel et AZAUSTRE GALIANA, Antonio, « Un texto inédito de Quevedo : Memorial de don Francisco de Quevedo Villegas dado a la Inquisición General sobre los libros del Monte Santo de Granada », *La Perinola*, 2020, 24, p. 71-179.
- ROBLES, Juan de, *El culto sevillano*, Séville : El Mercantil Sevillano, 1883.
- RUCQUOI, Adeline, « Le héros avant le saint : Hercule en Espagne », in : Véronique LAMAZOU-DUPLAN (éd.), *Ab urbe condita... Fonder et refonder la ville : récits et représentations (Second Moyen Âge - premier XVI<sup>e</sup> siècle)*, Pau : Presses universitaires de Pau, 2011, p. 55-75.

STRABON, *Géographie*, X, 3, Philippe Remacle (trad.), en ligne sur le site web remacle.org.

THUCYDIDE, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, VII, 2, Philippe Remacle (trad.), en ligne sur le site web remacle.org.

VICIANA, Rafael Martín de, *Libro de las alabanzas de las lenguas Hebrea, Griega, Latina, Castellana y Valenciana*, Imprimé à Valence par Juan Navarro, 1574.

VALENCIA, Pedro de, *Tratado acerca de los moriscos de España*, Fragments, sélection de Pedro Mercado Pacheco, *Anales de la Cátedra Francisco Suárez*, 2009, 43, p. 303-321.

WOOLARD, Kathryn, « Bernardo de Aldrete and the Morisco Problem: a Study in Early Modern Spanish Language Ideology », *Comparative Studies in Society and History*, 44 (3), 2002, p. 446-480.

WOOLARD, Kathryn, « Is the Past a Foreign Country? Time, Language Origins, and the Nation in Early Modern Spain », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 14, 1, 2004, p. 57-80.

WOOLARD, Kathryn, « Bernardo de Aldrete, humanista y laminario », in : Manuel BARRIOS AGUILERA et Mercedes GARCÍA ARENAL (éd.), *Los plomos del Sacromonte: invención y tesoro*, Valence : Université de Valence, 2006, p. 271-295.

WOOLARD, Kathryn, « The seventeenth-century debate over the origins of Spanish: links of language ideology to the Morisco question » in : José DEL VALLE (éd.), *A Political history of Spanish. The Making of a Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 61-76.

## NOTES

1. Je remercie très chaleureusement Mercedes Blanco pour son aide à la rédaction de cet article.
2. Salustiano DE DIOS, *El poder del monarca en la obra de los juristas castellanos (1480-1680)*, Toledo/Cuenca : Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, 2014, p. 156-157.
3. Nous nous appuyons, pour les lignes qui suivent, sur le récit détaillé des découvertes des plomos par Katie HARRIS, « Forging history : The plomos of the Sacromonte of Granada in Francisco Bermúdez de Pedraza's *Historia Eclesiástica* », *The Sixteenth Century Journal*, 30 (4), 1999, p. 945-966, p. 945-947.
4. Selon le titre donné par Katie HARRIS, *From muslim to christian Granada: Inventing a city's past in Early Modern Spain*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2007.
5. Nous utilisons le mot « synchrétique » à la suite de Henry Kamen et de Julio Caro Baroja, qui écrit : « *En el famoso asunto de los plomos del Sacro Monte intervinieron moriscos conocedores del idioma árabe, que demostraban tener unas fuertes convicciones cristianas, al menos exteriormente, y los escritos apócrifos que componen el núcleo central de la falsificación parecen responder -en parte- a un intento de aproximar ciertos elementos de la tradición islámica a la fe cristiana* », Julio CARO BAROJA, *Los moriscos del Reino de Granada. Ensayo de historia social* (1<sup>re</sup> éd. 1976), 5<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Madrid : Istmo, 2000, p. 208. Voir également Henry KAMEN, *La Inquisición española. Una revisión histórica* (1<sup>re</sup> éd. 1999), 3<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Barcelone : Crítica, 2011, p. 218.
6. Cette entreprise de re-christianisation de la ville passa ainsi également par l'élaboration d'une cartographie sacrée, centrée sur les monuments chrétiens de la ville, et notamment la Cathédrale, comme la « *Plataforma* » de Grenade, carte topographique dessinée par l'architecte Ambrosio de Vico et gravée en 1613 par Franz Heylan pour illustrer l'*Historia eclesiástica de Granada* de Justino Antolínez de Burgos, religieux augustin évêque de Tortosa, abbé du Sacromonte et défenseur des reliques. Pour une analyse de la carte de Vico et de sa signification chrétienne, voir Katie HARRIS, *From muslim to christian Granada...*, p. 125. L'ouvrage d'Antolínez de Burgos, terminé dès 1611, ne fut jamais imprimé du vivant de l'auteur, qui arrêta lui-même le processus d'édition en 1635, mis au courant par la municipalité qu'un autre traité similaire,

rédigé par Francisco Bermúdez de Pedraza, allait voir le jour. Il fut finalement édité en 1996 par le Service de Publications de l'Université de Grenade, avec les magnifiques gravures de Franz Heylan, graveur et imprimeur flamand installé en Andalousie. Voir Justino ANTOLÍNEZ DE BURGOS, *Historia eclesiástica de Granada*, Manuel Sotomayor (éd.), Grenade : Université de Grenade, 1996.

7. Voir Manuel BARRIOS AGUILERA, *Los falsos cronicones contra la historia (o Granada, corona martirial)*, Grenade : Université de Grenade, 2004, p. 53-56, et Manuel BARRIOS AGUILERA, « Pedro de Castro y los Plomos del Sacromonte: invención y paradoja. Una aproximación crítica », in : Manuel BARRIOS AGUILERA et Mercedes GARCÍA-ARENAL (éd.), *Los plomos del Sacromonte. Invención y tesoro*, Valence : Université de Valence, 2006, p. 17-50, p. 28, 33, 40-41. Le Jésuite Martín de Roa publia *Málaga, su fundación, antigüedad eclesiástica y secular en 1622*, le chapelain Pedro Suárez, son *Historia del obispado de Guadix y Baza en 1696*; Gabriel Pascual y Orbaneja, sa *Vida de San Indalecio y Almería ilustrada en su antigüedad, origen y grandeza en 1699*, tandis que, pour des villes andalouses de moindre importance à l'époque, on dispose de l'*Historia sexitana de la antigüedad y grandezas de la ciudad de Bélez* par Francisco de Vedmar (1652) et l'*Historia de la conquista de la nobilísima ciudad de Loja*, compilée par le clerc Alonso de Castañeda y Frías. En dehors de l'Andalousie, on pourrait également citer les œuvres de Baltasar Porreño sur la sanctification de la ville de Tolède.

8. Manuel Barrios Aguilera décrit très bien l'entrelacement des thèmes et des objectifs des auteurs d'Histoires ecclésiastiques : « *En las historias eclesiásticas del XVII se presentan revueltos, en diversidad de combinaciones, según los casos y localidades, las fundaciones fabulosas de Noé y Túbal y su gran caterva de sucesores (Íberos, Geriones, Hércules, Hispanes, Esperos...) y las refundaciones no menos míticas de unos fenicios ("fenices") providentes y de unos romanos inefables con los episcopologios y martirologios antiguos, las laudes o cantos de las excelencias y grandezas de la ciudad y sus contornos; más la historia de la "Reconquista", o sea, el triunfo sobre la "secta mahomética", la historia de la Iglesia refundada, restaurada en toda su plenitud una vez superado el oneroso paréntesis de la dominación islámica, fijando las raíces legitimadoras de una Iglesia que "se restaura" en toda su plenitud.* », M. BARRIOS AGUILERA, *Los falsos cronicones contra la historia...*, p. 47.

9. Lucia BINOTTI, *La teoría del «castellano primitivo». Nacionalismo y reflexión lingüística en el Renacimiento español*, Münster : Nodus Publikationen, 1995. Muriel Elvira décrit très bien l'aspect circonstanciel de la naissance de la théorie dans son article sur le castillan et le latin : « *Para demostrar que una parte de los hallazgos era auténtica, había que probar que la totalidad lo era, puesto que las láminas autenticaban las reliquias y el pergamino. De este modo, los "lamineros" granadinos se vieron en la obligación de justificar que se hablara castellano en el siglo I después de Cristo. Fue así como nació la teoría del castellano primitivo [...]* », Muriel ELVIRA, « Góngora, Aldrete, el castellano y el latín : cruces de polémicas », *e-Spania, Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 32, février 2019, en ligne, p. 1.

10. Notamment par Lucio Marineo Sículo, Juan Martínez de Zaldibia (*Suma de las cosas cantábricas y guipuzcoanas*, 1564), Esteban de Garibay (*Los cuarenta libros del Compendio Historial*, publiés en 1570) et Andrés de Poza. Il faudrait approfondir ce point, ce qui n'est pas notre propos ici. Au sujet des défenseurs de la théorie du basque originel, voir Juan MADARIAGA ORBEA, *Apologístas y detractores de la lengua vasca*, Donostia-San Sebastián : FEDHAV/IVAP, 2008.

11. Nous nous concentrerons ici sur la réception favorable de López Madera chez Jiménez Patón et Correas, mais bien sûr des voix s'élevèrent contre la supercherie du juriste castillan, comme celle de Francisco de Quevedo, dans l'*España defendida de los tiempos de ahora* (1609-1612) : « *Gregorio López de Madera, fiel imitador de Tarafa, siguiendo a Beroso, dice que fue una de las lenguas primitivas de la confusión, porque, como dice san Agustín, cada hijo de Noé llevó a diversa provincia nueva lengua, y él, creyendo que Túbal vino a España cree que trujo una de las de la confusión, y mejor creyera en que trujo la confusión a nuestra lengua la multitud de otras peregrinas* ». Francisco de QUEVEDO, *España defendida de los tiempos de ahora, de las calumnias de los noveleros y sediciosos*, R. SELDEN ROSE



(éd.), Madrid : Fortanet, 1916, p. 31-32. Un peu plus bas, l'emploi de l'adverbe « *doctamente* » au sujet de l'*Origen y principio* de Bernardo de Aldrete ne laisse pas de doute sur le parti pris par Quevedo au sein de la querelle López Madera-Aldrete. Voir à ce sujet la note 79 de Pablo Jauralde Pou à son édition de *La Perinola* dans Francisco de QUEVEDO, *Obras festivas*, Pablo JAURALDE POU (éd.), Madrid : Castalia, 1987, p. 209-210.

12. Voir Gregorio LÓPEZ MADERA, *Discursos de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada desde el año de 1588 hasta el de 1598*, imprimé à Grenade par Sebastián de Mena, 1605, fol. 65v° sq.

13. Dans son *Tratado acerca de los moriscos de España*, Pedro de Valencia, après avoir passé en revue les « *males y peligros* » que représentent les Morisques, ennemis et espions en terre espagnole, et après avoir envisagé différentes solutions (*muerte, escisión, cautividad, expulsión, translación, dispersión, conversión, permisión, sujeción o aseguración*), propose le choix de l'assimilation (*permisión*), grâce auquel la ségrégation entre « *crístianos nuevos* » et « *crístianos viejos* » sera abolie, tout sentiment d'injustice annihilé, et donc aussi tout ressentiment et toute haine des Morisques envers les Chrétiens : « *La fuerza de la razón y de las mismas cosas nos aprieta y apremia a que busquemos el medio de la permisión, que es el medio más antiguo, más loado y aprobado con razones y experiencia y el de mejores efectos, que se ha hallado en el mundo para la pública paz y Concordia, para la seguridad y acrecentamiento y para la perpetuidad e los reinos e imperios. [...] Hay otro modo de acabarse como lo dice Estrabón: no que se acabe materialmente, sino que quedando los hombres y el linaje de ella se pierda el nombre y no haya ninguno conocido de tal nación y casta, por haberse confundido y mezclado con otras y pasar con el nombre de ellas.* », Pedro de VALENCIA, *Tratado acerca de los moriscos de España*, Fragments, sélection de Pedro Mercado Pacheco, *Anales de la Cátedra Francisco Suárez*, 2009, 43, p. 303-321, p. 318. Pedro de Valencia, qui sait cependant que ses adversaires jugent les Morisques non seulement inassimilables, mais dangereux en tant qu'ennemis intérieurs alliés des ennemis étrangers, en tant que Cinquième colonne pour ainsi dire, revient cependant dans son dernier point sur l'idée de faire des otages, de confisquer et de repeupler des terres, et d'« *amollir* » (*enflaquecer*) la population morisque (« *como enervándolas y quitándolas las fuerzas y bríos* ») en leur réservant des métiers qui n'incitent ni n'entraînent à la guerre (p. 320).

14. À ce sujet voir Kathryn WOOLARD, « Bernardo de Aldrete, humanista y laminario », in : Manuel BARRIOS AGUILERA et Mercedes GARCÍA ARENAL (éd.), *Los plomos del Sacromonte: invención y tesoro*, Valence : Université de Valence, 2006, p. 271-295, p. 274-275.

15. Kathryn WOOLARD, « The seventeenth-century debate over the origins of Spanish: links of language ideology to the Morisco question » in : José DEL VALLE (éd.), *A political history of spanish. The making of a language*, Cambridge : Cambridge University Press, 2013, p. 61-76, p. 74. Woolard parle également du « fatalisme culturel et linguistique » de López Madera dans un autre article : « López Madera's cultural and linguistic fatalism, and his essentialist stress on origins and authenticity, were of a piece with the ideological defense of the Morisco expulsion, which he himself helped carry out on behalf of the Crown. », Kathryn WOOLARD, « Is the past a foreign country? Time, language origins, and the Nation in Early Modern Spain », *Journal of Linguistic Anthropology*, 14 (1), 2004, p. 57-80, p. 67. Et, plus bas : « His ahistorical, change-defying, essentialist vision of the Spanish nation built on and contributed to the virulently exclusionary racial and religious politics of his time. », *Ibid.*, p. 74.

16. Comme l'écrivent Domínguez Ortiz et Vincent, cités par Kathryn Woolard, « *At first it was the Infidel who was rejected; now it would be simply the Other* », *ibid.*, p. 64.

17. « *Ultimately those of Islamic origin were constituted as an alien people that had to be extirpated from what had come to be defined as a Christian and Spanish territory* », *ibid.*, p. 64.

18. Kathryn WOOLARD, « Bernardo de Aldrete and the morisco problem: a study in Early Modern spanish language ideology », *Comparative Studies in Society and History*, 44 (3), 2002, p. 446-480, p. 457.

19. « *Mucho antes que la sobredicha provisión se despachara, teniendo su Majestad y su Real Consejo noticia que los moriscos de la villa de Hornachos en Extremadura habían cometido gravísimos delitos de muertes, asesinos, robos y salteamientos, haciendo moneda falsa, y viviendo con la falsa doctrina de*

*Mahoma, cometieron la averiguación y castigo de ellos al licenciado Gregorio López Madera, del Consejo de su Majestad y Alcalde de su casa y Corte.* » (fol. 122v°), Marcos DE GUADALAJARA Y JAVIER, *Memorable expulsión y justísimo destierro de los moriscos de España*, imprimé par Nicolás de Assiayn, à Pampelone, 1613. Nous nous appuyons également pour les lignes suivantes sur : Kathryn WOOLARD, « Bernardo de Aldrete, humanista y laminario », in : Manuel BARRIOS AGUILERA et Mercedes GARCÍA ARENAL (éd.), *Los plomos del Sacromonte: invención y tesoro*, Valence : Université de Valence, 2006, p. 271-295, p. 274; Jean-Marc PELORSON, « Recherches sur la "comedia" Los Moriscos de Hornachos », *Bulletin hispanique*, 74 (1-2), 1972, p. 5-42, p. 6-7 ; Leonard Patrick HARVEY, *Muslims in Spain, 1500 to 1614*, Chicago/Londres : The University of Chicago Press, 2005, p. 369 sq.; Henri LAPEYRE, *Geografía de la España morisca* (1<sup>re</sup> éd. en français 1959), 3<sup>e</sup> éd., Valence : Université de Valence, 2009, p. 158.

20. « *Partióse Madera para Hornachos por el mes de Noviembre de mil seiscientos y nueve, donde hizo grandes averiguaciones y probanzas de que resultó que los moriscos de dicha villa [...] tenían entre sí república y gobierno para cometer los dichos delitos y otros muy graves y atroces, los cuales hacían poner en ejecución las cabezas que de ellos tenían señaladas (que eran los ricos) y éstos tenían arca y bolsa, donde se juntaba y recogían el dinero que era necesario para pagar las muertes, que mandaban hacer a los que tenían señalados y diputados entre ellos por sus matadores y homicidas, y como todos vivían en la maldita Secta de Mahoma, y guardaban su Alcorán y ritos. Los principales intentos que tenían para hacer matar los cristianos, y aun sus mismos naturales eran si alguno decía que había de ir a la Inquisición, a dar cuenta de su modo de vivir, si acompañaba la justicia, si decía su dicho contra ellos, si les tomaba algún ganado, o entraba en sus colmenares, y finalmente por cualquier enojo que les hiciesen, les quitaban la vida. Las muertes que les daban eran crueles, haciendo a unos pedazos, cortándoles las cabezas [...] quemando a unos y echando a otros vivos así hombres como mujeres en profundas minas, o simas que tenían en sus términos. Era su ordinario ejercicio saltar y matar a los que pasaban cerca de la villa.* » (fol. 122v°), M. DE GUADALAJARA Y JAVIER, *op. cit.*

21. « *Averiguó también con médico, y por vista de sus ojos, tener retajados la mayor parte de los hijos que tenían, retajándolos en naciendo, que guardaban todas las ceremonias de Moros, y en particular ayunaban el Ramadán y guardaban la Pascua que llamaban de los Alaceres o Alerces, que es por todo el mes de septiembre, dejando sus casas yéndose a otras que con viñas tenían detrás de las sierras, donde en achaque de hacer la passa, se estaban sin oír Misa, haciendo bailes y zambras con los mejores aderezos y vestidos que tenían, y a los hijos que allí engendraban, llamaban dichosos y bienaventurados.* » (fol. 123r°-v°), *ibid.* Selon Pedro de Valencia en revanche, point de *taqqiya* (dissimulation), et c'est dans toute l'Espagne que les Morisques ne cacheraient guère leurs croyances et coutumes : « [...] no solamente no procuran ni quieren parecer cristianos, sino que antes, de propósito y como cosa de que se precian, hacen en todo por distinguirse y apartarse de los antiguos cristianos, en la lengua, en el traje, en las comidas, en los casamientos, en el huir de las iglesias y oficios divinos, y siendo tan gran honra en España el nombre de cristiano viejo ni aun quieren encubrirse ni parecer que lo son. », P. de VALENCIA, *op. cit.*, p. 305. L'apparition du manque de pratique religieuse en fin d'énumération indique que la méfiance des Chrétiens envers les Morisques était bien culturelle avant d'être religieuse, et c'était l'Autre dans sa différence et dans sa prétendue volonté de distinction que l'on rejetait.

22. « *Pudieronse conservar muchos años cometiendo estos delitos, con los grandes temores, que en toda la comarca les habían cobrado, y con ser Tenientes de los gobernadores que allí había, y en el tiempo que lo eran sucedían la mayor parte de ellos que no se averiguaban, y si lo hacían, soltaban libres los matadores, y con tener en la Corte del Rey nuestro Señor personas suyas, que a título de solicitadores, con cantidad de dineros y regalos impedían la justicia, defendiendo que no fuesen jueces y engañaban a los que iban.* » (fol. 123r°), M. de GUADALAJARA Y JAVIER, *op. cit.* Le texte réunit faits réels : l'indépendance des habitants de la communauté, la terreur qu'ils inspiraient, leur impunité, leur pratique ouverte de la foi et des coutumes musulmanes (le *retajo* ou circoncision, le Ramadan, les restrictions alimentaires, la *zambra*, danse maure) et éléments fantasmés : le récit des mille et unes atrocités que les Morisques auraient commis à l'encontre des Chrétiens qui auraient été,

pour une simple offense, découpés en morceaux, décapités, brûlés vifs ou jetés au fonds d'un puits.

23. J.-M. PELORSON, art. cit., p. 7.

24. S. de DIOS, *op. cit.*, p. 157.

25. L. P. HARVEY, *op. cit.*, p. 377.

26. « *Sucedió estos días pasados, que acabando de hablar a S. M. en San Lorenzo, un hijo del alcalde Madera, en los negocios de su padre, que con estar dado por buen juez en la visita, no le dejaron usar de su oficio sino que ande en comisiones por el reino, contra su reputación y del oficio que tiene, en saliendo de la presencia del Rey, se sentó en un banco y se quedó muerto, con un desmayo que le dio; lo cual causó mucho espanto en todo Palacio [...]* », Luis CABRERA DE CÓRDOBA, *Relación de las cosas sucedidas en la corte de España desde 1599 hasta 1614*, Imprimé par à Madrid par Juan Martín Alegría, 1857, p. 560. L'identité de cet « *alcalde Madera* » avec Gregorio López Madera est totalement certaine puisque Luis Cabrera de Córdoba mentionne à plusieurs reprises les expulsions et mesures répressives exercées par ce même Alcalde à Hornachos.

27. « [...] *resultaría interminable confeccionar un catálogo de los infinitos viajes arqueológicos - en los que fueron pioneros Elio Antonio de Nebrija y Pedro Mártir de Anglería - que hicieron Juan Ginés de Sepúlveda, Jerónimo Zurita, Álvaro Gómez de Castro, Ambrosio de Morales, Juan Fernández Franco o Martín Vázquez Siruela, por las tierras españolas* », José Miguel MORÁN TURINA, *La memoria de las piedras. Anticuarios, arqueólogos y coleccionistas de antigüedades en la España de los Austrias*, Madrid : Centro de Estudios de Europa Hispánica, 2010, p. 21.

28. Au sujet de ce voyage, voir Sylvène EDOUARD, « Enquête hagiographique et mythification historique. Le "saint voyage" d'Ambrosio de Morales (1572), *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33 (2), 2003, p. 33-60.

29. Ambrosio DE MORALES, *Divi Eulogii Cordubensis Martyris, Doctoris et electi Archiepiscopi Toletani opera*, imprimé à Alcalá de Henares par Juan Íñiguez de Lequerica, 1574, fol. 61v°. Euloge de Cordoue, qui fut évêque et l'un des « quarante-huit martyrs de Cordoue » au IX<sup>e</sup> siècle, raconte dans le *Memorial de los santos* la vie et le martyre de Chrétiens mozarabes sous le règne d'Abd el Rahman II.

30. « *Primum enim quaecumque urbes in Hispania duobus nominibus olim Romanorum tempore compellabantur: alterum Hispanum nomen, priscum, vetustissime originis, et quasi vernaculum peculiaris linguae habuisse constat; alterum vero tanquam Romanae dictionis et imperii stygma eisdem fuisse impressum, aut adulatione dominantium Imperatorum certe expressum. In quibus omnibus negare non possis, prius nomen vernaculum esse et hispanum, aequalisque cum urbis primordio antiquitatis fuisse* », *ibid.*, (fol. 123v°). Nous traduisons : « En premier lieu toutes les villes d'Hispanie étaient jadis, au temps des Romains, appelées par deux noms : il est évident qu'elles ont eu d'une part un nom espagnol, antique, d'une origine très ancienne, d'une langue particulière, et comme nationale, et qu'un autre a été vraiment imposé, des mots romains, comme signes de leur pouvoir, flattant ainsi les empereurs régnants. Face à toutes ces preuves on ne peut pas nier que le nom fut d'abord national et espagnol, et a été contemporain du commencement de la ville antique ».

31. « *Algunas hay de Italia con caracteres no conocidos como son de lengua osca y etrusca. De España hay de lengua antigua española.* », Antonio AGUSTÍN, *Diálogo de medallas, inscripciones y otras antigüedades*, Imprimé à Madrid par Joseph Francisco Martínez Abad, 1744, fol. 24.

32. Voir J. MADARIAGA ORBEA, *op. cit.* Juan Madariaga Orbea décrit ce processus d'hostilité croissante des auteurs non-basques, qu'ils soient castillans, andalous ou originaires d'autres régions de l'Espagne, envers cette théorie du basque originel, qui menaçait le prestige de la langue castillane : « *Inicialmente los autores españoles fueron prudentes o indiferentes ante la consecuencia que se pretendía extraer de esta bolsa « cantábrica » de territorios ajenos a la romanización, es decir, que su lengua (el vasco, claro) era la que se hablaba universalmente en la península antes de la llegada de los romanos y que sólo se mantuvo en los territorios que quedaron libres de su dominación (identificación: vasco-cantábrico = libertad = mantenimiento de la lengua vizcaína).* Así, por ejemplo, Juan

de Valdés, ni lo afirma ni lo niega. Pero según se van afirmando las posturas del apologismo español, los autores se vuelven más hostiles hacia lo vasco que disputa este patrimonio a la lengua castellana; así, tanto Ambrosio de Morales como Mariana. », p. 70.

33. LÓPEZ MADERA, Gregorio de, *Discursos de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada desde el año de 1588 hasta el de 1598*, imprimé à Grenade par Sebastián de Mena, 1601.

34. On trouve un témoignage de cette interdiction au chapitre VI du livre de Luis de Mármol Carvajal : « *Primeramente se ordenó que dentro de tres años de como estos capítulos fuesen publicados, aprendiesen los moriscos a hablar la lengua castellana, y de allí adelante ninguno pudiese hablar, leer ni escribir en público ni en secreto en árabe. Que todos los contratos y escrituras que de allí adelante se hiciesen en lengua árabe fuesen ningunos, de ningún valor y efecto, y no hiciesen fe en juicio ni fuera de él, ni en virtud de ellos se pudiese pedir ni demandar, ni tuviesen fuerza ni vigor alguno. Que todos los libros que estuviesen escritos en lengua árabe, de cualquier materia y calidad que fuesen, los llevasen dentro treinta días ante el presidente de la audiencia real de Granada para que los mandase ver y examinar; y los que no tuviesen inconveniente, se los volviese para que los tuviesen por el tiempo de los tres años, y no más.* », Luis de MÁRMOL CARVAJAL, *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, Imprimé à Málaga par Juan René Rabut, 1600, fol. 35v°-36r°.

35. Diego Hurtado de Mendoza se livre ainsi dans sa *Guerra de Granada* (1569-1573), à une prosopopée des Morisques déplorant les lois promulguées au momento de la rébellion de 1569, et dissocie la langue de la religion: « *Mándannos que no hablemos nuestra propia lengua; no entendemos la castellana: ¿en qué lengua hemos de comunicar los conceptos, pedir o dar las cosas sin que no puede estar el trato de hombres? ¡Aun a los animales no se vedan las voces humanas! ¿Quién quita que el hombre de lengua castellana no pueda tener la ley del Profeta, y el de la lengua morisca la ley de Jesús?* », Diego HURTADO DE MENDOZA, *De la guerra de Granada*, Manuel Gómez Moreno (éd.), Madrid : Real Academia de la Historia, 1948, p. 19. Luis Mármol de Carvajal, dans l'ouvrage déjà cité, publie une version écourtée du Memorial adressé en 1566 par le Morisque Francisco Núñez Muley au Président des Audiencias et de la Chancellerie de la Ville et du Royaume de Grenade demandant l'annulation de la *pragmática* (loi) qui interdisait les coutumes morisques, notamment la pratique de la langue et le port d'habits différents. Notable morisque originaire d'une famille noble du Maroc, Francisco Núñez Muley aurait été le page de l'archevêque Talavera vers 1502, puis percepteur d'impôts à Grenade. La version intégrale de ce Memorial a été publiée par Raymond Fouché-Delbosch en 1899 et par Kenneth Garrad en 1954. Dans la version courte donnée par Mármol de Carvajal, on peut lire le plaidoyer vibrant de Núñez Muley pour le lever de l'interdiction linguistique : « *Pues vamos a la lengua árabe, que es el mayor inconveniente de todos. ¿Cómo se ha de quitar a las gentes su lengua natural, con que nacieron y se criaron? Los egipcios, surianos, malteses y otras gentes cristianas como nosotros; y aun no se hallará que en este reino se haya hecho escritura, contrato ni testamento en letra árabe desde que se convirtió. Deprnder la lengua castellana todos lo deseamos, mas no es en manos de gentes. ¿Cuántas personas habrá en las villas y lugares fuera de esta ciudad y dentro de ella, que aun su lengua árabe no la aciertan a hablar sino muy diferente unos de otros, formando acentos tan contrarios, que en solo oír hablar un hombre alpujarreño se conoce de qué taa [¿tierra?] es? Nacieron y criáronse en lugares pequeños, donde jamás se ha hablado el aljamía ni hay quien la entienda, sino el cura o el beneficiado o el sacristán, y éstos hablan siempre en árabe: dificultoso será y casi imposible que los viejos la aprendan en lo que les queda de vida, cuanto más en tan breve tiempo como son tres años, aunque no hiciesen otra cosa sino ir y venir a la escuela. Claro está ser este un artículo inventado para nuestra destrucción, pues no habiendo quien enseñe la lengua aljamía, quieren que la aprendan por fuerza, y que dejen la que tienen tan sabida, y dar ocasión a penas y achaques, y a que viendo los naturales que no pueden llevar tanto gravamen, de miedo de las penas dejen la tierra, y se vayan perdidos a otras partes y se hagan monfies* », L. de MÁRMOL CARVAJAL, *op. cit.*, fol. 40r°. Enfin, Martín de Viciano adopte, comme à l'accoutumée, une position xénophobe en écrivant dans son *Libro de las alabanzas de las lenguas* (1574) : « *Son estos conversos de la secta mahomética a nuestra santa fe católica tales, que al cabo de cincuenta años, que son bautizados, jamás se ha podido acabar con ellos que*

*dejen la algarabía y hablen lengua valenciana, y cuando mucho los apretamos, responden algunos de ellos: Por qué queréis que dejemos la lengua arábica? ¿Por ventura es mala? ¿Y si es mala, por qué la hablan los castellanos mezclada en su lengua? Dejen ellos nuestra habla y nosotros la dejaremos poco a poco.* », Rafael Martín de VICIANA, *Libro de las alabanzas de las lenguas Hebrea, Griega, Latina, Castellana y Valenciana*, Imprimé à Valence par Juan Navarro, 1574, en ligne sur le site de la Biblioteca Digital Hispánica de la BNE, folios non numérotés. Ce qui est frappant est la récurrence de la forme interrogative dans ces trois témoignages, probablement inspirée du texte originel de Muley, et permettant de transcrire avec empathie la détresse de ce peuple à qui l'on souhaite interdire l'usage de sa propre langue.

36. G. de LÓPEZ MADERA, *op. cit.*, 1601.

37. Sur l'emploi des catégories aristotéliennes de *substance* et d'*accident* par López Madera, voir Lucia BINOTTI, *op. cit.*, p. 42-47.

38. G. de LÓPEZ MADERA, *op. cit.*

39. *Ibid.*

40. « *Y pues no se ha tomado de ninguno de ellos, síguese que es propia, y si propia, la antigua porque no se puede decir que se haya inventado de nuevo ningún dialecto en lo que es sustancia* », *ibid.*, 1601, fol. 69v°.

41. Argument développé au chapitre précédent et que nous étudierons dans notre troisième partie.

42. Au contraire d'Aldrete : « *For López Madera, in contrast, genealogy is essential [...]. Origins establish the essence, the true nature of things, including peoples and languages. [...] There is a general tendency to stasis.* », K. WOOLARD, « Bernardo de Aldrete and the morisco problem... », p. 468.

43. G. LÓPEZ MADERA, *op. cit.*, 1605.

44. *Ibid.*, 1605.

45. Andrés Poza prendra exactement les mêmes exemples dans son *De prisca hispanorum lingua*, opuscule inclus dans *De las antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas* (1587), mais dresse, à l'inverse de Morales, une liste de mots que l'espagnol a pris du latin : « *Quedam superest de Gotthica nunc dicamus lingua, cum de romana qua hodie per universam utimus Hispaniam non est cur agamus pluribus. Dum illud interim admoneamus vocabula, lancea si credimus Varroni de lingua latina, coscolion, nos gorgojo, si Plinio fidem habemus, gurdus nos gordo ut asserit Quintil. Lib. I Instit. Orat. De Hispanica (tu dic cantabrica) esse sabina.* », « Disons à présent ce qui reste de la langue gothique, puisqu'il n'y a pas de raison que l'on s'étende plus au sujet de la langue latine, que l'on utilise de nos jours dans toute l'Espagne. Mais, puisque nous y sommes, notons ces mots : *lancea*, si l'on en croit le *De lingua latina* de Varron, *coscolion*, en espagnol *gorgojo* si nous avons foi en Pline, *gurdus*, en espagnol *gorgojo* comme l'affirme Quintilien dans ses *Institutions oratoires* au sujet de la langue hispanique (quant à toi, dis « basque »), sont des mots d'origine sabine. », nous traduisons. Andrés DE POZA, *De Prisca hispanorum lingua in gratiam eorum qui nesciunt Hispanice*, in : *De las antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, imprimé à Bilbao par Mathias Mares, 1587, fol. 59r°-70r°.

46. Rafael LAPESA, *Historia de la lengua española* (1<sup>re</sup> éd. 1942), 9<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Madrid : Editorial Gredos, 1981, p. 46-50.

47. G. de LÓPEZ MADERA, *op. cit.*, 1601.

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*

50. « [...] con otras cosas en que se muestra la concordancia que tiene el español y latín del pergamino y como era mucha advertencia para fingirlo: pues también en el latín de las láminas como algún rastro del vulgar español, mucho más en conformidad de aquel modo de decir hinchado que tuvieron nuestros antiguos y se le nota Cicerón, y le vemos en el lenguaje español de la misma profecía. A esto del dialecto dijimos también que se reducen las maneras de decir proverbiales, que llamamos refranes, en que nuestra nación ha sido siempre tan aguda y elegante como se lo nota Josefo Escalígero [...] », *ibid.*, fol. 74r°.

51. *Ibid.*

52. Voir Diego de COVARRUBIAS Y LEYVA, *Veterum collatio numismatum, cum his, quae modo expenduntur, publica & regla auctoritate percussa*, Imprimé à Salamanque par Andrea de Portonarijs, 1562, fol. 39v°-48r°.

53. G. de LÓPEZ MADERA, *op. cit.*, 1601.

54. B. JIMÉNEZ PATÓN, *op. cit.*, p. 299, (éd. de 1621).

55. La découverte de sa théorie est présentée comme une véritable révélation divine : « *Me he sujetado a su verdad y podrá decir lo que Horacio, que Dios ha alumbrado mis sentidos.* », *ibid.*, p. 106.

56. Comparons les deux versions : « [...] *he visto en estos días con mucha atención el agudo y doctísimo discurso que sobre esto hace el Doctor Gregorio López Madera, del Consejo de su majestad, y Alcalde de su casa y corte, maduro y universal ingenio en toda suerte de letras, en los del Monte Santo de Granada, capítulos 18 y 19.* » (1604), *Ibid.*, p. 105-106; et : « [...] *y mejor [lo dice] el Doctor Gregorio López Madera, doctísimo y muy eminente varón, ingenio maduro y universal en todas facultades, Corregidor de la imperial ciudad de Toledo, presidente de los alcaldes de casa y corte, enseña y prueba en los discursos que hizo llenos de toda erudición del Monte Santo de Granada.* » (1621), *ibid.*, p. 299. Ici, l'un des qualificatifs laudatifs appliqués au discours (« *doctísimo* ») est transféré à la personne de López Madera, et le juriste, d'« *agudo* », devient « *muy eminente* ». Les titres et offices de López Madera ont évolué entre 1604 et 1621, de conseiller royal et *alcalde de Casa y Corte*, à *corregidor* de Tolède et président des *alcaldes de Casa y Corte*, ce qui explique sans doute la gradation dans l'éloge.

57. *Ibid.*, p. 106. Dans son *Epítome de la ortografía latina y castellana* (1604-1614), après avoir donné des exemples d'orthographe qu'il rejette (*sprítu* au lieu d'*espíritu*, *statuto* au lieu d'*estatuto*), Jiménez Patón revient sur l'idée de la différence entre le castillan et le latin pour justifier sa position en faveur d'une graphie phonétique, en citant López Madera : « *Debe considerar el que habla y el que escribe en qué lengua habla o escribe, y en la tal hablar y escribir. Pues hablamos y escribimos castellano y no latín, sea la pronunciación y escritura castellana y no latina. El que a mí no me creyere, lea a los Discursos que hizo el Alcalde Madera del Monte Santo de Granada, y verá lo que favorece mi doctrina, advierta a la impresión de libros impresos y corregidos por doctos, y verá ejemplificada por momentos mi verdad, comuniquélo con los doctos que tiene Salamanca y Alcalá, no sólo en lenguas mas en ciencias, y hallará que todos a una voz confiesan esto.* », Bartolomé JIMÉNEZ PATÓN, *Epítome de la ortografía latina y castellana*, Antonio Quilis et Juan Manuel Rozas (éd.), Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1965, p. 72. Est-ce à dire que tous ces savants d'Alcalá et de Salamanque, partageraient, au-delà d'une simple volonté de réforme orthographique, les revendications de López Madera sur l'antiquité du castillan, et que l'idée du castillan primitif était non seulement largement répandue, mais également largement acceptée ? Le passage semble plutôt porter sur la nécessité de revenir à des graphies phonétiques, mais l'idée d'un consensus plus large autour d'un castillan dignifié par son insigne antiquité est tout à fait possible.

58. G. de LÓPEZ MADERA, *op. cit.*, 1605, fol. 61r°. Et plus bas : « *muy de antiguo semejantes* ».

59. Et également, dans l'affirmation très claire : « *Y en esto no quito su antigüedad al lenguaje latino, sino solamente afirmo que tuvo siempre gran símbolo y semejanza con el español, habiendo tomado mucho de los que de acá pasaron, y que así no es mucho que fuese la lengua de España en tiempo de San Cecilio tanto y más símil con él la latina, que lo es ahora.* », *ibid.*, 1605, fol. 62r°-v°.

60. *Ibid.*, 1601.

61. *Ibid.*

62. Déjà revendiqué avec vigueur comme ancêtre fondateur des Espagnols, contre Hercule qui avait acquis une mauvaise presse au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, par le cistercien Gauberte Fabricio de Vagad, chargé par les Cortes d'Aragon d'écrire la chronique du royaume en 1496, un an après la création du poste officiel de chroniqueur du royaume. Voir Dominique DE COURCELLES, *Écrire l'histoire, écrire des histoires dans le monde hispanique*, Paris : Vrin, 2008, p. 46-47 et Adeline RUCQUOI, « Le héros avant le saint : Hercule en Espagne », in : Véronique LAMAZOU-DUPLAN

(éd.), *Ab urbe condita... Fonder et refonder la ville : récits et représentations (Second Moyen Âge - premier XVI<sup>e</sup> siècle)*, Pau : Presses universitaires de Pau, 2011, p. 55-75, p. 70.

63. Le Bérose authentique ou Bérose le Chaldéen était un prêtre, astronome et savant chaldéen du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, auteur d'une *Babyloniaca*.

64. Au sujet des prétendues sources d'Annius de Viterbe, voir José Antonio CABALLERO LÓPEZ, « Anio de Viterbo y la historiografía española del siglo XVI », *Humanismo y tradición clásica en España y América*, VI Reunión Científica sobre humanistas españoles, León : Université de León, 2002, p. 101-120, p. 107.

65. « *En apretado resumen, Annio basándose en el supuesto testimonio del caldeo Beroso y en los de otros autores antiguos interpretados de manera adecuada, daba a los españoles prioridad sobre los griegos y romanos en el dominio cultural e histórico; en lo cultural porque los hispanos, según Estrabón y Beroso, conocieron la escritura y tuvieron filosofía y leyes mucho antes que los griegos. En lo histórico, porque, siguiendo al mismo Beroso, la lista de sus reyes arranca 143 años después del Diluvio y 637 años antes de la fundación de Troya* », *Ibid.*, p. 114. Cette chronologie précise de l'histoire espagnole permettait de donner une légitimation scientifique et un plus grand poids aux généalogies fabuleuses et notamment à l'ascendance herculéenne des rois d'Espagne, créées dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle par l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada dans son *De rebus Hispaniae liber* et par Alphonse le Sage dans l'*Estoria de España*. Voir à ce sujet Adeline RUCQUOI, art. cit. p. 70.

66. « Après eux les Sikanés, semble-t-il, y ont formé les premiers établissements. C'est du moins ce qu'ils affirment et, comme ils se prétendent autochtones, ils auraient même été les tout premiers. Mais il est établi que c'étaient des Ibères, chassés par les Lygiens des bords du fleuve Sikanos en Ibérie. C'est d'eux que l'île, qui s'appelait Trinakria, tira son nom de Sikanie. Aujourd'hui encore ils habitent l'ouest de la Sicile. », THUCYDIDE, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, VII, 2, Philippe Remacle (trad.), en ligne sur le site web remacle.org.

67. Gregorio LÓPEZ MADERA, *op. cit.*

68. « Suivant certains historiens, les Curètes doivent être rangés au nombre des peuples Acarnaniens; suivant d'autres, c'est à l'Étolie qu'ils appartiennent. Il en est aussi qui les font venir originellement de Crète, et d'autres qui leur assignent l'Eubée pour point de départ. » S'ensuit une discussion des sources où Strabon prend le parti d'Homère et identifie les Curètes et les Étoliens : STRABON, *Géographie*, livre X, chap. III, Philippe REMACLE (trad.), en ligne sur le site web remacle.org.

69. « *Así pues, decir que se hable castellano español puro es que la oración vaya corregida y enmendada de solecismos y barbarismos, lo cual es oficio de la gramática, porque le toca el juzgar de la oración congrua y no congrua.* », B. JIMÉNEZ PATÓN, *Elocuencia española en arte...*, p. 299-300.

70. Francisco J. MARTÍN, « Estudio previo », in : *ibid.*, p. 14-15.

71. *Ibid.*, p. 115-124.

72. « *Solecismo es cuando no se guardan reglas de gramática, como suelen corromper la nuestra los moriscos diciendo "ven acá V. merced", "hecistes buen trigo los bueyes"; y también pecan de esto vizcaínos* », *ibid.*, p. 117. Ce passage semble très fortement inspiré d'un développement de López Madera au sujet du dialecte des Morisques et des Basques : « *Y en España para conocer conforme a esto el dialecto daremos un ejemplo muy notorio con que le entenderá lo que hemos propuesto : pues con oír que uno dice hermoso mujer, el calle, y otras cosas de la manera, conocemos luego que es vizcaíno, y otro que diga ya hacer, yo querer servir, entendemos que es morisco, entonces no es en los vocablos que en ninguna manera son suyos, sino muy propios castellanos, solo se conoce en adjetivar masculino con femenino, que no lo usa la lengua castellana, y es muy propio de la vizcaína, como aquel continuo uso de infinitivos es de la arábica, por el cual conocemos al morisco. Esto mismo se verá en esta oración Amare Deum, que nosotros decimos amar a Dios; aquí las palabras son casi unas mismas, y solo consiste la diferencia en las terminaciones, que es una importantísima particularidad para distinguir los idiomas, y en que la palabra Deum en el latín está declinada, y no tiene preposición de artículo, porque aquella lengua*

(como dice Quintiliano) no los tiene, de los cuales usa el castellano para diferenciar los casos que el latino diferencia con sus declinaciones. », G. LÓPEZ MADERA, *op. cit.*, fol. 66v°-67r°.

73. Il faudrait en fait nuancer l'idée selon laquelle López Madera serait un idéologue de la fixité : s'il est clairement un défenseur de la conservation, de la permanence d'une *substance* éternelle, il admet que celle-ci peut être modifiée dans ses *accidents*, ce qui explique par exemple que la langue ait pu innover en termes de vocabulaire. C'est ce qu'il sous-entend dans son sixième argument en faveur de l'authenticité du parchemin, où il affirme que tous les mots présents dans le document sont de l'ancien espagnol, et aucun ne sont des mots d'origine wisigothe ou arabe, langues étrangères qui par contamination ont corrompu la *propiedad* castillane : « *El sexto y último argumento se toma del mismo lenguaje de la profecía, en el cual no hay palabra alguna de las que se han innovado en nuestra lengua* » (1605, fol. 74r°). L'auteur arrive donc habilement à concilier l'idée de corruption avec celle d'une essence inchangée. Que ces accidents ne soient pas considérés par notre auteur comme des changements, c'est ce qu'indique la conclusion du chapitre XVIII où López Madera compare la langue des *fueros juzgos* au castillan de son temps, et affirmait que les auteurs de ces textes y auraient volontairement introduit des archaïsmes, afin de leur donner de l'autorité. Dans le même chapitre, López Madera développait une réflexion sur les modifications phonétiques diachroniques, et concluait : « *Por lo cual pues nada de esto muda un lenguaje* » (1601, fol. 65r°). Nous sommes obligés de citer dans deux éditions différentes les *Discursos* à cause de la piètre qualité matérielle des impressions, qui, dans chaque version, présente un certain nombre de folios quasi illisibles en raison de la finesse des pages et de la mauvaise qualité du support.

74. Cet argument prend sens à la lumière de plusieurs textes sur la langue au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle qui rapprochent mode langagière et vestimentaire.

75. Gonzalo CORREAS, *Arte de la lengua española castellana*, Emilio Alarcos García (éd.), Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1954, p. 13.

76. « *Prontamente aceptada sin discusión por los primeros humanistas españoles, incluido Nebrija, la teoría adoptó un trasfondo bien "hispanico", a medida que la defensa de la lengua vernácula se identifica gradualmente con la defensa de la lengua del imperio.* », Lucia BINOTTI, « *Restauratio imperii. Restitutio linguae : la tradición historiográfica española del siglo XVI y la definición lingüística de la Edad Media* » in : José María GARCÍA MARTÍN (dir.), *Estudios de historiografía lingüística*, Actas del VI Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística, Cadix : Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2009, p. 45-78, p. 51-52.

77. Nous avons étudié ce dernier point dans Marie-Églantine LESCASSE, « *Una lengua independiente del latín. Gramáticos frente a la lengua gongorina e ideología lingüística en España (siglos XVI-XVII)* », in : Mercedes BLANCO et Aude PLAGNARD (dir.), *El universo de una polémica: Góngora y la cultura del siglo XVII*, Madrid / Francfort : Iberoamericana-Vervuert, 2020.

78. Nous ne nous intéresserons pas ici à la polémique fournie entre López Madera et Bernardo de Aldrete, déjà étudiée par Kathryn Woolard dans « *Bernardo de Aldrete and the morisco problem...* », art. cit.

79. L'assimilation de López Madera à Bérose situe clairement Quevedo du côté des détracteurs de l'Alcalde, quand on connaît l'attaque des fables fallacieuses d'Annius que mène notre auteur quelques pages auparavant : « *Lastimoso es el crédito que Florián de Ocampo, Mosén Diego de Valera y otros de España han dado al mentido Beroso y a los sueños de Anio, pues ni aquel es el Beroso a quien llamaron, el cual viviendo en tiempo de Alejandro Magno, le eran ocultas las cosas que escribe de caldeos y españoles [...]. Lo otro, a noticia de otro ninguno llegaron tales reyes e historias de cuantos escribieron [...]. No es posible, y es de advertir que los fragmentos que de Beroso citan antiguos escritores no están así n el que hoy tenemos, así que, por ser ninguna la autoridad del Beroso, como por no acompañarse de ninguna posibilidad, el dar a Túbal por poblador de España, tenemos por fabuloso este principio [...].* », Francisco de QUEVEDO, *España defendida de los tiempos de ahora, de las calumnias de los noveleros y sediciosos*, R. Selden Rose (éd.), Madrid : Fortanet, 1916, p. 31-32 (je souligne).



80. Au sujet de l'étymologie de *devoción*, « *propia palabra española* » pour López Madera: « [...] Gregorio López Madera, en su libro del Monte Santo, dice que *devoción es propia palabra española* [...]. No advirtió Gregorio López Madera, codicioso de autorizar sus piadosas imaginaciones, que *devoción es de devoveo latino y de voveo* », *ibid.*, p. 49.
81. « *Con estos disparates dan licencia a las conjeturas para afirmar que Noé vino después a España porque hay un lugar que se llama Noela en Galicia [...]* », *ibid.*, p. 32.
82. José Manuel RICO GARCÍA et Antonio AZAUSTRE GALIANA, « Un texto inédito de Quevedo : Memorial de don Francisco de Quevedo Villegas dado a la Inquisición General sobre los libros del Monte Santo de Granada », *La Perinola*, 2020, 24, p. 71-179.
83. Francisco de QUEVEDO, *Su espada por Santiago*, in : *Obras de don Francisco de Quevedo Villegas*, Aureliano Fernández Guerra y Orbe (éd.), t. 2, Madrid : M. Rivadeneyra, 1859, p. 448.
84. Francisco de QUEVEDO, *Obras festivas*, Pablo Jauralde Pou (éd.), Madrid : Castalia, 1987, p. 209.
85. « *A entrambos [Gélase II, pape au XII<sup>e</sup> siècle, et Saint Jérôme, qui nièrent la venue de Saint Paul en Espagne] procuraron responder Ambrosio de Morales, en su Primera parte de las antigüedades de España, y el señor Gregorio López Madera, del supremo consejo de Castilla y caballero del hábito de Santiago, en el libro del Monte Santo; varones entrambos doctísimos* », Francisco de QUEVEDO, *Vida de San Pablo Apóstol*, in : Felicidad BUENDÍA (éd.), *Obras completas*, tomo I, Madrid : Aguilar, 1958, p. 1460-1461.
86. Antonio AZAUSTRE GALIANA, « Estructura y argumentación del *Lince de Italia u zahorí español* de Quevedo », *La Perinola*, 8, 2004, p. 49-75, p. 49.
87. Rafael IGLESIAS, « Francisco de Quevedo como practicante de la disimulación defensiva en *Cómo ha de ser el privado* y *El chitón de las tarabillas* », *La Perinola*, 17, 2013, p. 69-106, p. 69.
88. Pablo JAURALDE POU, « Obras de Quevedo en la prisión de San Marcos », *Hispanic Review*, 50 (2), 1982, p. 159-171, p. 170.
89. F. de QUEVEDO, *Obras festivas*, p. 210, note 79.
90. Ainsi, dans le *Culto sevillano*, miscellanée dialoguée où sont évoquées des questions de rhétorique, de langue, et d'érudition, Juan de Robles loue López Madera pour avoir rénové le débat sur l'origine de la langue : « *De forma, que la cuestión de su origen [de la lengua] es un ejercicio de ingenio maravilloso y de grandísima estimación, y debemos todos estar reconocidos al Dr. Gregorio López Madera, oídor dignísimo del Consejo Real, por haber despertado esta disputación, que dormía con la opinión antigua y común de ser nuestra lengua hija de la latina, en sus admirables discursos del Monte Santo de Granada.* », Juan de ROBLES, *El culto sevillano*, Séville : El Mercantil Sevillano, 1883, p. 156. Quoi qu'il en soit, l'éloge de Robles plaçait le Magistrat de la Cour sur un pied d'égalité avec Aldrete, dont il présentait les théories comme également valables : « *Y debemos no menos al Dr. Aldrete, canónigo de la Iglesia de Córdoba, por su libro en defensa de la opinión primera, su erudición, y la mucha antigüedad que nos descubrió, y prometo a V. m. que si de algunos libros de humanidad se puede (a mi parecer) verificar el dicho común de que habían de estar escritos con letra de oro, son estos dos. Mas en cuanto al seguir cualquiera de estas dos opiniones, no me parece que cumple ningún docto con decir que le contenta la una por mejor que la otra, si no es dando razones específicas de ello, porque, supuesto que en ambas hay tanta variedad y multitud de autoridades, razones y conjeturas, estará obligado a confirmar las de la opinión que sigue y destruir los fundamentos de la contraria, y lo demás es hablar a bulto.* », *loc. cit.*
91. Au sujet de l'implication de Juan de Robles dans cette controverse religieuse, voir Alejandro GÓMEZ CAMACHO, « La participación de Juan de Robles en la controversia sobre el patronato de santa Teresa », *La Perinola*, 18, 2014, p. 255-287. La polémique sur le patronat de l'Espagne, qui se déchaîna à la fin des années 1610 et dans la décennie 1620, était née en 1617 de la demande par les hauts dignitaires de l'Ordre du Carmel aux Cortes (Assemblées) de Castille de reconnaître Sainte Thérèse comme co-patronne des royaumes d'Espagne, à égalité avec le traditionnel patron apostolique Saint Jacques. Elle connaît un second rebondissement dans les années 1626-1631 après la confirmation par le Pape Urbain VIII en 1627 de la résolution des Cortes, cinq ans après la canonisation de Sainte Thérèse (1622). Pour un bon résumé de la controverse, voir Christine

AGUILAR-ADAN, « D'une polémique baroque et de ses effets : patronage de l'Espagne et représentation du corps social (1616-1631) », in : Patrick FOURNIER (dir.), *Institutions & représentations du politique : Espagne, France, Italie, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 25-43, p. 27-28.

92. J. de ROBLES, *op. cit.*, p. 156.

---

## RÉSUMÉS

Gregorio López Madera (1562-1649) est connu pour sa théorie du castillan primitif, selon laquelle le castillan, amené par Túbal en péninsule ibérique, serait la langue originelle de l'Espagne. Dans cet article, nous montrons qu'il joua un rôle fondamental dans la transformation du discours sur la langue en Espagne, plutôt porté au XVI<sup>e</sup> sur la recherche de traces de langue préromaines dans la péninsule, tandis qu'elle évolua, sous son influence, vers une croyance en ce castillan primitif décrit comme pur de tout élément exogène. Cette idée résonnait en fait avec l'idéologie essentialiste de l'auteur, qui identifiait dans la langue comme dans le peuple des facteurs de conservation et de pureté : la langue se faisait le reflet de la pureté chrétienne de l'Espagne, menacée selon lui par les séditions morisques. Cette œuvre si singulière et ses théories si saugrenues furent étrangement bien reçues chez les auteurs du début du XVII<sup>e</sup> siècle, pour des motifs idéologiques, tandis que se dessinait dans le même temps une réception plus nuancée, et non dénuée d'opportunisme politique.

Gregorio López Madera (1562-1649) es conocido por su teoría del castellano primitivo, según la cual la lengua castellana, llevada por Túbal a la península ibérica, sería la lengua original de España. En este artículo, mostramos que este autor desempeñó un papel fundamental en la transformación de la ideología lingüística en España, que buscaba identificar en el XVI huellas de las lenguas prerromanas en la península, y que evolucionó, bajo su influencia, hacia la creencia en este castellano primitivo, puro de todo elemento exógeno. Esta idea entraba en resonancia con la ideología esencialista del autor, que veía en la lengua y en el pueblo factores de conservación y de pureza: la lengua se hacía el reflejo de la pureza cristiana de España, amenazada según él por las sediciones moriscas de su tiempo. Esta obra tan singular y estas teorías tan raras fueron curiosamente aceptadas por varios autores de comienzos del siglo, por razones ideológicas, mientras se dibujaba al mismo tiempo otra recepción, más bien matizada y no desprovista de oportunismo político.

## INDEX

**Mots-clés** : López Madera, idéologie linguistique, langue primitive de l'Espagne, morisques, réception

**Palabras claves** : López Madera, ideología lingüística, lengua primitiva de España, moriscos, recepción

AUTEUR

**MARIE-ÉGLANTINE LESCASSE**

Université de Paris-Sorbonne (CLEA-LEMH) / Université de Caen-Normandie